

Petite Fontaine d'Amour



SEUR MARIE-ANNE FONTAINE

DOM FÉLIX-M. LAJAT
Bénédictin du Prieuré de Saint-Benoît-du-Lac

Petite Fontaine d'Amour

SŒUR MARIE-ANNE FONTAINE

Religieuse Hospitalière de Saint-Joseph
de l'Hôtel-Dieu de Tracadie (Nouveau-Brunswick)

*Bon Jésus, faites de moi votre
Petite Fontaine d'Amour.*

(Prière de Sœur Fontaine.)



MONTREAL

L'ACTION PAROISSIALE

4260, rue de Bordeaux, 4260

1935

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

CONFORMÉMENT aux décrets du Pape Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 16 juin 1631, je déclare qu'en employant les mots « sainte, héroïsme », ou tout autre analogue, qui peuvent se rencontrer dans cet ouvrage, je n'ai aucunement la pensée de prévenir les décisions de la Sainte Église, à laquelle je demeure inébranlablement soumis.

Évêché de Sherbrooke, 27 septembre 1934

A Son Excellence Monseigneur A.-O. Gagnon
Évêque de Sherbrooke

EXCELLENCE,

J'ai examiné avec soin le livre du révérend Père Dom Félix-M. Lajat, Bénédictin: Petite Fontaine d'Amour — Sœur Marie-Anne Fontaine... C'est l'exposé de la vie intérieure d'une jeune religieuse de l'Hôtel-Dieu de Tracadie, N.-B., exposé pratique de l'action de l'Esprit-Saint dans une âme qui veut se sanctifier.

Ce livre peut aider à connaître le travail surnaturel dans une âme bien disposée. Il peut faire du bien, et mérite d'être approuvé.

H.-A. SIMARD, ptre
Censeur

Nihil obstat:

† Fr. Léopold GAUGAIN, O. S. B.
Abbé de Saint-Martin

Ligué, 7 septembre 1934

Imprimatur:

† A.-O., évêque de Sherbrooke

28 septembre 1934

Introduction

CECI est l'histoire d'une âme: uniquement l'histoire d'une âme.

Dans la vie si courte de celle dont le nom remplit ces pages, rien ne s'est présenté jamais qui ait révélé à l'extérieur l'œuvre qui s'accomplissait au dedans. Enfant, elle a été comme tous les enfants, passant ses premières années dans un tout petit village de l'Acadie, sans rien absolument qui ait attiré l'attention. Pensionnaire, elle est apparue au milieu de ses amies comme un modèle de fidélité au devoir et d'amabilité; mais un modèle qui n'a point cherché à se faire valoir, qui s'est fait plus apprécier et aimer qu'il ne s'est fait remarquer. Religieuse, elle a été admirable de charité, de patience, de soumission à la volonté de Dieu; mais ce qui a été plus admirable en elle, c'est qu'en dehors des exemples héroïques qu'elle a donnés, ni ses Supérieures ni ses Sœurs n'ont rien trouvé à relever dans sa vie, qui sortît de l'ordinaire de la vie du cloître.

Invitée à mettre par écrit ce qu'elle pouvait connaître à son sujet, sa maîtresse de noviciat a répondu par ces lignes:

« Je n'ai rien pu trouver à dire d'elle. Sa vie a été si simple! Rien de tant soit peu extraordi-

naire n'a paru au dehors, si ce n'est sa grande patience durant sa maladie, et son parfait abandon à la volonté de Dieu. Elle n'a jamais rien demandé; elle ne s'est jamais plainte. Toujours le même sourire sur les lèvres; elle savait voiler ce qu'il y avait de pénible dans son état, ne laissant apercevoir que l'impression du bonheur qu'elle goûtait à être unie à Jésus. On se sentait heureux auprès d'elle. J'ai demandé à ses Sœurs du noviciat d'écrire ce qu'elles avaient à dire à son sujet, mais elles non plus n'ont rien remarqué. »

C'est bien la réalisation de la « vie cachée dans le Christ ». Ce qu'il y a d'extraordinaire en Sœur Fontaine, c'est justement qu'elle n'a rien d'extraordinaire: elle est complètement, totalement imitable. Enfants, jeunes filles, religieuses, toutes peuvent trouver en elle un modèle aussi charmant, aussi attrayant qu'il est parfait.

Et sa vie intérieure elle-même n'a été connue que d'un seul. Il a plu à Dieu que celui-là même qui avait eu le bonheur d'être chargé du soin de sa jeunesse et de son éducation fût aussi, jusqu'au bout, le confident de son âme; et que seul, par conséquent, il fût capable de rendre témoignage de ses ascensions intérieures.

Car voilà bien ce que sont et ce que doivent être les pages qui suivent: un témoignage appuyé sur des souvenirs personnels, sur une correspondance très intime: et rien autre chose. Il ne s'y trouve aucune place ni pour de longues descrip-

tions, ni pour des considérations ou des détails plus ou moins étrangers: c'est le simple témoignage rendu par le seul qui ait connu les secrets qu'il révèle maintenant.

Il en résulte une chose qui peut frapper désagréablement le lecteur: le récit tout entier tourne nécessairement autour du lamentable pronom « je ». Eût-il été possible de s'y prendre autrement? Tous ceux qui ont lu le manuscrit ont engagé l'auteur à le publier tel qu'il est: c'est un document en quelque sorte signé, authentiqué à chaque page et dont il pourrait être regrettable de changer la forme elle-même. L'excuse de celui qui se voit ainsi obligé de se mettre continuellement en scène sera donc qu'il a voulu « rendre témoignage » à l'enfant qui a tenu une telle place dans sa vie, et glorifier Jésus dans sa « Petite Fontaine d'Amour ».

Ces pages si intimes sont publiées avec la permission expresse de Sœur Fontaine elle-même. Une première fois, le 19 août 1933, son directeur spirituel lui demanda si elle l'autorisait à se servir, après sa mort, des documents qu'elle lui avait confiés, de ses lettres et de tout ce qu'il savait d'elle, dans la mesure où il le croirait utile à la gloire de Jésus et au bien des âmes. Cette question, bien entendu, avait été posée d'une manière qui, d'une part, ne devait laisser place à aucun doute; mais, de l'autre, ne pouvait faire courir aucun risque à son humilité. La permission avait été accordée. Le 30 juin 1934, huit

jours avant sa mort, Sœur Fontaine, interrogée de nouveau là-dessus, la renouvela encore.

Il suffira maintenant, pour terminer cette Introduction, d'ajouter quelques lignes sur la naissance et la première jeunesse de Sœur Fontaine, jusqu'au moment où elle arriva au presbytère de Saint-Ignace, à l'âge de treize ans.

Marie-Anne-Bertha Fontaine naquit le 2 février 1911, à Guimond-Village, hameau dépendant de la paroisse de Saint-Louis-des-Français, au comté de Kent, dans le Nouveau-Brunswick. Son père, Fidèle Fontaine, et sa mère, Marie Landry, mariés le 30 août 1908, avaient un fils aîné, Allyre, qui mourut avant d'avoir terminé sa dixième année. Scrupuleusement attachés à leurs devoirs de chrétiens, ils devaient élever une magnifique famille de treize enfants, dont dix encore survivent à leur sœur; le quatrième, Antoine, étant mort, lui aussi, à l'âge de neuf ans, en 1923.

Marie-Anne reçut le saint baptême le 5 février, en l'église paroissiale de Saint-Louis, des mains de M. l'abbé Théodule Nadeau, curé.

Sa première communion lui laissa un doux souvenir, assez peu saillant toutefois, à cause de son très jeune âge: elle n'avait guère que cinq ans. Une chose pourtant la frappa dans la préparation qu'elle reçut alors: un pieux conseil qui ne devait pas s'effacer de sa mémoire. La religieuse qui s'occupait des petites communiantes leur recom-

manda de ne jamais passer près d'une statue de la Sainte Vierge sans la saluer. Marie-Anne garda toujours soigneusement cette pratique; et sur la fin de sa vie, elle aimait à faire remarquer « combien une bonne parole peut ainsi agir sur les enfants, et leur faire un bien à la fois profond et durable ». Déjà, toute jeune, elle se plaisait à admirer la nature, et à s'élever, de ses beautés, jusqu'à Dieu qui lui parlait au cœur. Mais l'événement qui semble avoir fait dès lors sur elle l'impression la plus importante, est sa confirmation, qui lui fut administrée le 24 mai 1924, en l'église de Saint-Louis, par Son Excellence Mgr P.-A. Chiasson, évêque de Chatham. « Ce jour-là, disait-elle encore très peu de temps avant sa mort, j'ai vraiment senti le Saint-Esprit venir prendre possession de mon âme. » Elle s'y était d'ailleurs parfaitement préparée, étant déjà d'une grande piété, et possédant son catéchisme au point d'être citée comme modèle aux autres enfants par le prêtre qui les instruisait.

M. Fontaine habitait une petite ferme, qu'il cultivait lui-même. Par ailleurs, très bon et très habile ouvrier, il obtenait souvent du travail de différents côtés, spécialement dans une scierie, au bourg même de Saint-Louis. Tout allait donc bien dans la famille; et il pouvait élever ses enfants en de bonnes conditions, lorsque, le 28 septembre 1917, un terrible accident, survenu dans cette scierie, lui enleva d'un seul coup les deux

mains. C'était six mois avant que la loi sur les accidents du travail fût mise en vigueur.

Telle fut l'épreuve dont Dieu voulut se servir pour imposer à cette famille, qui lui était chère, une croix bien lourde; tel fut aussi le moyen choisi par sa Providence pour amener sur elle d'abondantes bénédictions. Et quand, plus tard, Sœur Fontaine, dans sa reconnaissance, parlera des grâces sans nombre qu'elle aura reçues de Dieu, à la question: « A quoi attribuez-vous ces grâces ? » elle n'hésitera pas à répondre. « A l'accident de papa. »

Petite Fontaine d'Amour

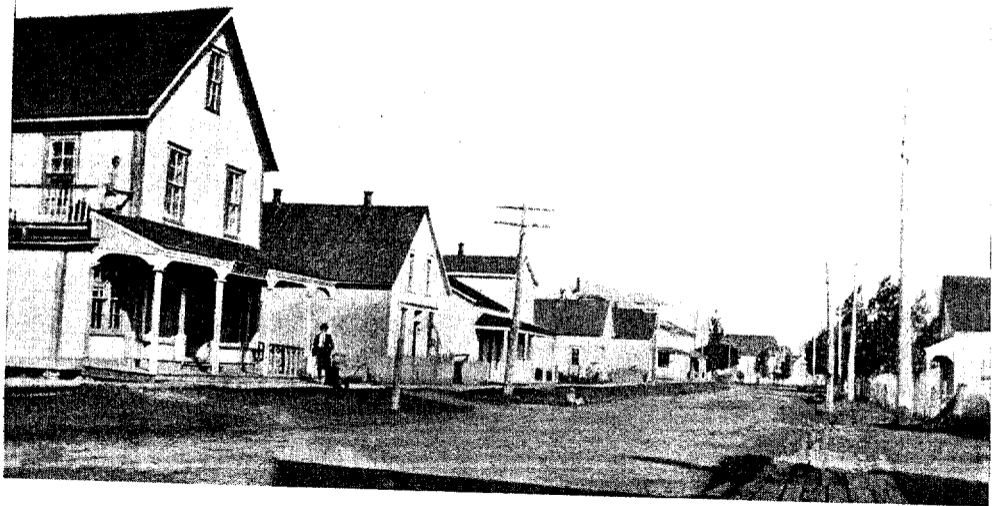
CHAPITRE PREMIER

Saint-Ignace — Acadieville

(Août 1924 — Décembre 1927)

CE fut en septembre 1923 que j'eus, pour la première fois, l'occasion de connaître la famille Fontaine. De graves nécessités de famille m'avaient contraint de solliciter, avec toutes les permissions requises, une situation temporaire dans le diocèse de Chatham, où je restai depuis le mois d'août 1923 jusqu'en juillet 1931.

Pendant la première année, placé comme vicaire à Saint-Louis de Kent, je ne tardai pas à rencontrer M. Fontaine, et à apprendre le triste accident dont il avait été victime. Plusieurs fois, au cours de cette année, la visite de la paroisse, ou diverses autres circonstances, m'ayant conduit à Guimond-Village, je me fis un devoir de charité de témoigner ma sympathie à cette famille si éprouvée, en la visitant aussi souvent qu'il m'était possible, et dès le début je fus



LE VILLAGE DE SAINT-LOUIS (N.-B.)

frappé par sa complète soumission à la volonté de Dieu. Dans la maison, d'autre part, régnaient toujours un ordre, une propreté, qui dénotaient chez la mère de grandes qualités de travail, d'énergie et de dévouement. Elle avait cependant alors à soigner plusieurs enfants, dont le plus jeune était encore au berceau, et ne pouvait être aidée un peu que par l'aînée, alors âgée de douze ans seulement.

Je vis donc, en passant, Marie-Anne, comme ses petits frères et sœurs, mais sans y attacher autrement d'importance.

Au mois de juin 1924, le bruit se répandit que j'allais être nommé curé de Saint-Ignace. En fait, Mgr l'évêque l'avait dit, dès avant Pâques, à M. le curé de Saint-Louis, et depuis lors à moi-même; mais je ne tenais pas à me faire le propagateur de cette nouvelle. Or, dans les premiers jours de juillet, Mme Fontaine vint me trouver au presbytère.

« Est-ce vrai, me demanda-t-elle, que vous allez être nommé curé de Saint-Ignace ?

— Il semble bien que oui.

— Aurez-vous besoin d'une petite fille avec votre servante ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'un petit garçon me serait plus utile. »

La pauvre dame ne put retenir un signe de regret.

« J'avais pensé, continua-t-elle, à vous proposer ma petite Marie-Anne.

— Votre petite Marie-Anne! j'avoue que j'ai pensé moi-même à elle quand j'ai su que j'allais être nommé curé; mais cela m'a paru impossible: vous en avez trop besoin. »

Alors vint cette réponse, dont les mots me restent encore présents:

« Oh! oui, j'en aurais bien besoin; elle m'aide tant! mais elle a encore plus besoin de s'en aller. Je ne suis pas capable de la nourrir comme il faudrait; et si elle passe l'hiver chez nous, elle ne vivra sûrement pas. »

Bref, le 12 août, Marie-Anne arrivait à Saint-Ignace avec ma nouvelle servante.

Saint-Ignace n'est qu'à six milles de Saint-Louis, d'où il a été desservi pendant un certain temps. C'est une très jolie et surtout très bonne petite paroisse, où j'ai passé trois années heureuses, qui m'ont laissé l'un des meilleurs souvenirs de ma vie.

Avant de quitter ses parents, l'enfant leur avait dit que, bien sûr, elle s'ennuierait loin d'eux, mais qu'elle ne céderait pas, et qu'elle

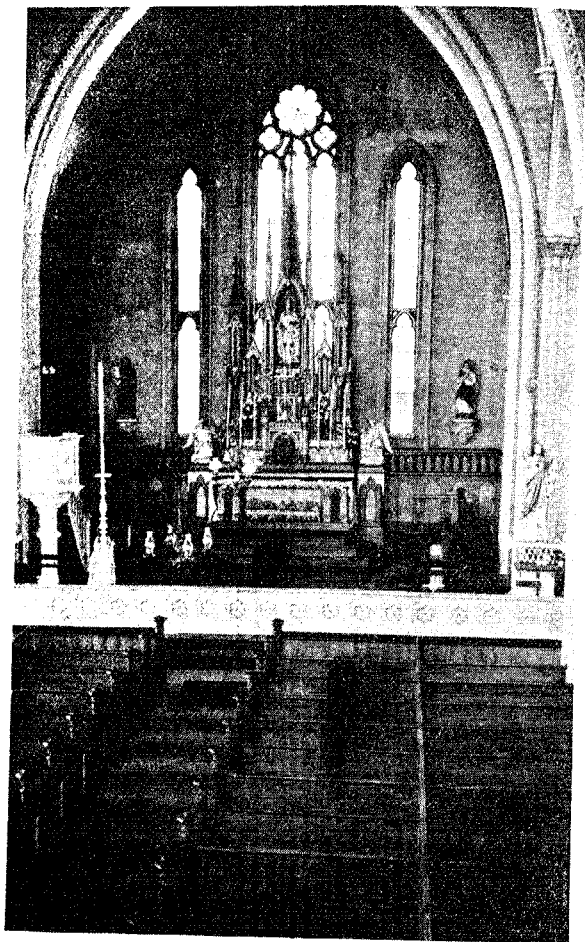
resterait quand même. Ce fut bien ce qui arriva. Les premiers jours furent extrêmement durs; mais jamais elle ne se plaignit, ni ne manifesta le désir de s'en aller. Faut-il chercher une raison de cette volonté persistante? N'y avait-il pas, au fond, un désir de trouver au presbytère plus d'aise qu'elle n'en avait eu chez elle; et, malgré tout, une satisfaction plus forte que le regret qu'elle pouvait avoir de ses parents? Si je pose cette question, c'est qu'elle me donne l'occasion de dire, une fois pour toutes, ce qu'il en était; et à cette époque, c'est précisément en ce point que se manifeste un des plus beaux côtés du caractère de Marie-Anne.

Jamais celle-ci, je puis le dire tout de suite, ne m'a causé aucune véritable peine. J'ai toujours trouvé en elle une enfant très bien élevée, douce, obéissante, quoique je ne prétende pas qu'elle n'ait eu aucun défaut. Mais ses défauts n'ont jamais paru très saillants; jamais, surtout, ils ne sont allés jusqu'à faire d'elle une enfant difficile ou capricieuse. Il y a pourtant toujours eu un point au sujet duquel j'ai dû parfois laisser voir que j'étais peiné, un point sur lequel je n'ai pu que difficilement obtenir

son obéissance. Cette enfant avait un tel amour de ses parents, que la plupart du temps, quand je lui permettais de retourner chez eux, il arrivait rarement qu'elle revînt au jour fixé. Certes, je tenais à l'envoyer visiter sa famille; je voulais même qu'elle eût tout le temps désirable pour cela; mais je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la raison pour laquelle sa pauvre mère m'avait demandé de la prendre: quand elle avait passé plusieurs jours chez elle, elle en revenait visiblement affaiblie. Enfin, pour tout dire, il m'était impossible d'admettre que, quand je l'envoyais chercher, il y eût toujours une raison de répondre qu'elle n'était pas prête, qu'il y avait quelque chose à faire ce jour-là; enfin, qu'on revînt la chercher une autre fois.

Comment qualifier cette incorrection? car c'en était bien une. Ne serait-ce pas le cas de dire: Heureuse faute! qui montre combien le cœur de cette enfant restait attaché à ses parents? Pour elle, rien ne valait la pauvre, mais si chère maison de Guimond-Village; et ce ne serait pas à elle qu'on pourrait jamais faire le reproche d'avoir cherché ses aises, sans se soucier de ceux qu'elle avait laissés là-bas.

Mais alors, quelle pouvait être la raison qui la retenait quand même à Saint-Ignace ? Bien peu d'enfants de cet âge auraient résisté et tenu bon, malgré l'ennui et les regrets. Une parole, que sa mère m'a souvent redite, fournirait peut-être l'explication. Lorsqu'elle était encore à la maison, il arrivait assez fréquemment que ses parents, couchés à l'étage au-dessous d'elle, l'entendissent remuer pendant la nuit. Craignant qu'elle ne fût malade, ils montaient pour s'en rendre compte ; et toujours ils la trouvaient à genoux, en prières, pour demander à Dieu de lui donner « une bonne place près d'une église, où elle pourrait communier souvent ». De chez elle à l'église de Saint-Louis, il y a une distance de près de 5 milles (7 à 8 kilomètres), et la pauvreté de M. Fontaine ne permettant pas de se procurer une voiture, c'était seulement de loin en loin qu'on pouvait se rendre à l'église, avec quelques voisins. Il n'était même pas rare, à cette époque, que Marie-Anne, avec son frère Livain, encore moins âgé qu'elle, fît le trajet à pied, aller et retour, pour assister à la messe, le dimanche. Plus tard, quand je l'envoyai en vacances, je lui défendis de faire cela, le précepte de l'assistance à la messe

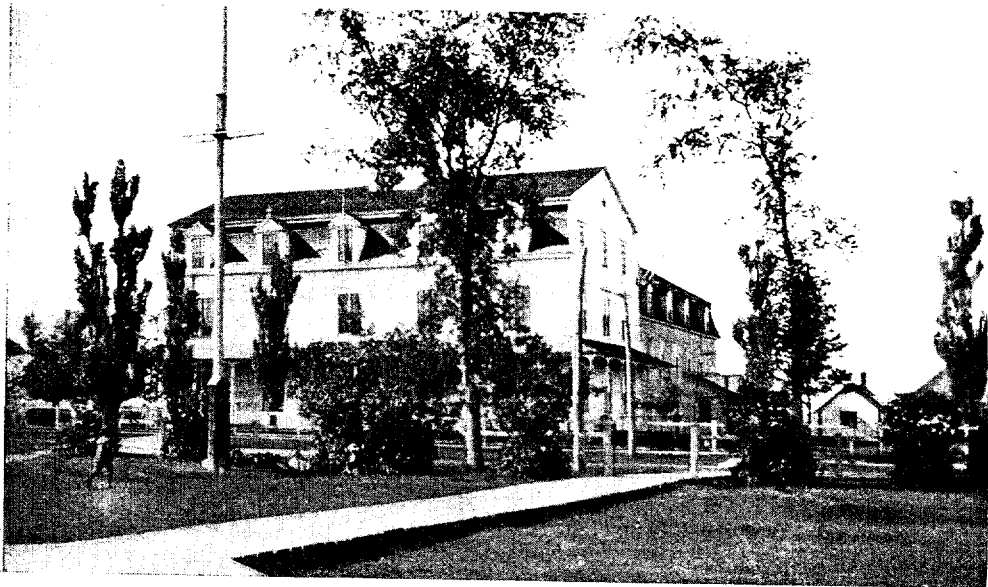


L'ÉGLISE DE SAINT-LOUIS (KENT, N.-B.)

n'obligeant certainement pas en pareilles conditions.

Les premiers mois à Saint-Ignace passèrent sans événements notables pour Marie-Anne, qui suivit la classe de la petite école du village, où elle donna toute satisfaction à sa maîtresse. Mais avant longtemps, la difficulté que j'avais prévue se présenta. L'enfant était en réalité très faible. Lorsque, pour aider à la servante, elle voulait travailler un peu, il lui fallait bientôt s'arrêter. Une simple commission à faire suffisait parfois pour la mettre à bout de forces. Il fallut donc bien se décider à chercher l'aide d'un petit garçon, surtout pour le soin de l'écurie et les gros travaux. Or, à aucun point de vue, je ne trouvais à propos de garder ensemble au presbytère petit garçon et petite fille, tous deux âgés déjà d'environ quatorze ans. Je me décidai donc à soumettre la chose à mon révérendissime Père Abbé.

Dans une lettre aussi détaillée que possible, je lui expliquai la situation, ajoutant que renvoyer Marie-Anne chez elle, c'était bien équivalement la condamner à mort; et je demandais la permission de la placer au couvent, et de la faire instruire. De cette manière, elle



LE COUVENT DE SAINT-LOUIS

pourrait au moins gagner sa vie plus tard. La réponse fut extrêmement bonne: le révérendissime Père me donnait « avec le plus grand plaisir » la permission demandée. Marie-Anne entra donc, le 7 mars 1925, au pensionnat des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, à Saint-Louis; elle devait y rester jusqu'à la fin de juin 1927.

Pour résumer ce que furent ses années de pensionnat à Saint-Louis, il me suffira de rapporter la réponse que me fit un jour sa maîtresse de classe, qui était en même temps maîtresse générale des élèves. C'était juste quelques jours avant une rentrée de vacances. J'avais été particulièrement peiné, toujours pour la même raison: Marie-Anne, que j'avais envoyé chercher chez elle, avait répondu qu'elle n'était pas prête et qu'il faudrait revenir la chercher... tel jour. Comme je me plaignais à la révérende Mère, celle-ci qui, certes, n'approuvait pas le procédé de son élève, après m'avoir dit ce qu'elle ferait à ma place, ne put s'empêcher d'ajouter:

« Que voulez-vous, mon Père, si je cherche un reproche à faire à cette enfant-là, je n'en trouve pas. C'est le temps du travail manuel; quelqu'un qui la verrait à ce moment dirait: en

voilà une qui est faite pour ce genre de travail. La cloche sonne; on va à l'étude: c'est la même chose; et en classe: elle est encore une élève modèle. Quant à son empressement pour rendre service, vous pouvez aller du haut en bas de la maison, vous n'entendrez qu'une voix à son sujet. Maîtresses, élèves ou servantes, toutes vous diront qu'on n'a pas le temps de lui demander un service; elle le voit, et l'a rendu avant qu'on ait dit un mot. »

Plus tard, lorsqu'il me serait donné de pénétrer jusqu'au fond de son âme, je devais apprendre que, dès ce temps de son séjour au pensionnat de Saint-Louis, elle avait pris l'habitude de « tout faire pour Jésus »; et, par conséquent, « de tout faire de son mieux ».

Bien entendu, dès les premiers temps que je l'eus au presbytère, une question se posa pour moi, qui surpassait toutes les autres en intérêt: trouverais-je en elle quelques symptômes d'une vocation religieuse? Je ne tardai pas à savoir à quoi m'en tenir.

Pendant les grandes vacances de l'année 1925, je lui parlai un jour de son avenir. Je lui recommandai de réfléchir pendant l'année scolaire qui allait commencer, de prier, de consulter

soit les religieuses, soit son confesseur, et de voir ce qu'elle avait l'intention de faire un jour. Je voulais lui donner le genre d'instruction qui lui serait le plus utile; et si elle désirait un cours commercial, ou plutôt un autre, préparatoire à la carrière de l'enseignement, elle me le dirait dans un an. Sans plus attendre, elle me répondit tout de suite que « si elle m'écoutait, elle savait bien ce qu'elle ferait.

— Non, répondis-je; vous n'en savez rien du tout, parce que moi-même je n'ai aucune idée d'avance.

— Si: vous désirez que je sois religieuse.

— Eh bien, non. S'il me suffisait de remuer mon petit doigt pour vous faire entrer au couvent, je ne le bougerais pas; car ce n'est pas moi qui donne la vocation, c'est le bon Dieu. Et ce serait trop abominable de pousser dans la vie religieuse une personne qui n'y serait pas appelée.

— En tout cas, moi, je sais bien que ce n'est pas ma vocation; aussi il est inutile d'y penser. »

Son désir était de devenir institutrice, pour pouvoir aider ses parents; il fut donc convenu que ses études seraient dirigées en ce sens.

Ce fut à cette époque que son extraordinaire talent pour le dessin et la peinture se révéla d'une manière évidente; et sur l'avis et les instances de ses maîtresses, elle commença à prendre des leçons pour le cultiver. Ce talent se développa merveilleusement, et lui permit d'atteindre en bien peu de temps une rare perfection.

Sa santé restait toujours le point délicat, causant même quelques inquiétudes pour l'avenir. Au mois de juillet 1926, un médecin proposa d'opérer, à Saint-Ignace, les enfants qui souffraient des amygdales, et que leurs parents voudraient lui amener. Je le priai d'examiner Marie-Anne, non seulement pour la gorge, que je savais très embarrassée, mais pour tout le reste, et de me dire, en particulier, si elle ne courait aucun risque du côté des poumons. Le résultat de l'examen fut que les poumons étaient parfaitement sains; mais elle avait une grave maladie de cœur, capable même d'amener une mort subite. Cette affection pouvait être congénitale, elle pouvait aussi provenir de l'état déplorable des amygdales, dont l'ablation était tout à fait urgente. L'opération se fit quelques jours après.

La nouvelle année scolaire n'offrit d'abord aucune particularité notable; mais au mois de mai 1927, les religieuses m'avertirent qu'elles trouvaient Marie-Anne très fatiguée, au point qu'elles la laissaient libre de venir en classe quand elle voulait. Elle passait alors une grande partie de ses journées à la salle de dessin. Il était bien démontré qu'il ne fallait pas essayer de la pousser vers le diplôme d'institutrice: elle réussirait sûrement à l'obtenir, étant données ses aptitudes et sa bonne volonté, mais elle se trouverait alors usée, et incapable d'enseigner. Le médecin appelé constata encore la maladie de cœur, et interdit toute espèce d'exercice violent: en récréation, Marie-Anne ne devait ni courir ni sauter; défense même lui était faite de monter les escaliers avec les autres, afin de pouvoir le faire sans précipitation et sans secousses. Au commencement des vacances, sa maîtresse me recommanda surtout de lui donner du repos: elle croyait préférable de ne pas la renvoyer au couvent, au moins jusqu'à Noël.

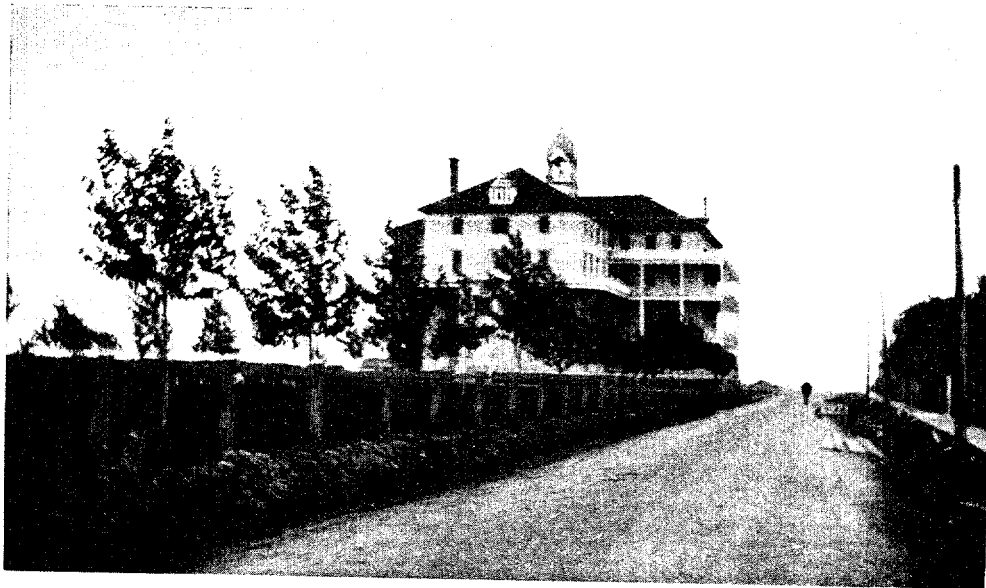
Juste à cette époque, Mgr l'évêque de Chatham me transféra de Saint-Ignace à Acadieville, à une dizaine de milles plus loin de Saint-Louis.

Cette période de sa vie, de la fin de juin à la Noël 1927, est la seule pendant laquelle, un peu trop laissée à elle-même, Marie-Anne aurait pu contracter des habitudes regrettables. Je dus faire alors un voyage, pendant lequel elle resta seule avec une servante, excellente personne d'ailleurs, mais que diverses causes, entre autres, une assez forte surdité, empêchèrent de prendre sur elle une autorité suffisante. Probablement, l'état de fatigue et d'énervement où elle se trouvait, des relations qui, sans avoir rien de mauvais, étaient cependant capables de la dissiper, d'autres circonstances encore, amenèrent un peu d'entêtement, de résistance, des ressauts de caractère. La légèreté devint plus grande; et je fus obligé parfois de parler plus nettement, de me montrer plus strict que je n'avais eu à le faire encore.

Pauvre petite Marie-Anne: comme elle devait plus tard pleurer ces jours-là! Le temps viendrait où elle me confierait que chaque jour elle retournait en esprit à Acadieville, demander pardon à son Jésus de sa dissipation d'alors.

Pourtant, jamais rien de grave ne se produisit: et la jeune fille demeura toujours foncièrement bonne. Si je mentionne ces détails,

c'est que je tiens absolument à ne pas voiler la vérité: mon intention n'est pas de faire une sorte de panégyrique. Quoi qu'il en soit, il eût été facile à ce moment que l'orientation de sa vie devînt moins sérieuse, et surtout moins pieuse. Mais Jésus veillait sur celle qu'il voulait s'attacher si étroitement.



L'ACADÉMIE SAINTE-FAMILLE. À TRACADIE (N.-B.)

CHAPITRE DEUXIÈME

Le pensionnat de Tracadie

(Janvier 1928 — Juillet 1930)

LE séjour à Acadieville fut court. Au commencement de décembre de la même année, Monseigneur m'offrit le poste de chapelain de la Communauté des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, à Tracadie. Outre le Lazaret, hôpital pour les lépreux, confié à leurs soins par l'évêque du diocèse et par le gouvernement du Canada, ces religieuses ont encore sous leur charge un autre hôpital et un pensionnat de jeunes filles. Je proposai à Marie-Anne de l'emmener à ce pensionnat; et nous y arrivâmes juste pour le Nouvel An. Elle entra dans le « sixième grade¹ », dont la maîtresse, Sœur S..., devait gagner sans tarder toute son affection, et avoir sur elle une très profonde et très heureuse influence.

Assez rapidement, je fus mis à même de connaître ses impressions sur son nouvel entourage.

1. Terme usité dans certaines parties du Canada pour désigner une classe.

« Ces religieuses, me dit-elle un jour, sont admirables. Ce sont de vraies mères pour nous. Je trouve que leur vie est très belle, et je l'admire beaucoup. Mais que voulez-vous ? pour moi, cela ne me dit rien. Je sens que je ne suis pas faite pour cela... Ce n'est pas ma vocation. »

Évidemment, je n'insistai pas. Je répondis simplement, comme autrefois, que c'est Dieu seul qui donne la vocation, et qu'on peut très bien se sauver dans le monde.

Au mois de mars (1928) devait avoir lieu une profession religieuse, et la classe de Marie-Anne était justement désignée pour y assister. Elle me dit, quelques jours auparavant :

« Ne pensez pas que, parce que j'aurai assisté à une profession, cela va me donner envie de me faire religieuse. Si jamais je me fais religieuse, ce sera pour une raison plus sérieuse que cela. »

Voilà donc un « si », qui apparaît pour la première fois. Est-ce le travail de la grâce qui se révèle ? Pourtant, après la cérémonie, quand je lui demandai quelle impression elle en avait retirée :

« Oh ! dit-elle, j'ai trouvé cela si triste ! J'ai pleuré tout le temps. Quand j'ai vu la reli-

gieuse se coucher sous le drap mortuaire, j'ai été tellement impressionnée que je ne pouvais pas me retenir. C'est moi qui ne voudrais pas de cela! »

Non, vous ne voudriez pas! Sainte Thérèse non plus ne voulait pas; mais quand l'heure de Dieu fut venue, ce ne fut pas long. Et Marie-Anne, assez peu de temps après, me disait:

« Vous pourriez bien avoir une surprise un jour.

— Laquelle ?

— Ah! vous verrez. Quand le bon Dieu veut, cela ne lui prend pas grand temps pour enfoncer une porte. »

Ces paroles sont textuelles: jamais je ne les ai oubliées; j'avais parfaitement compris ce qu'elles signifiaient.

C'est que déjà il était facile de voir qu'un changement se produisait peu à peu dans l'âme de la jeune fille. Toujours bonne jusqu'alors, elle devenait meilleure, très bonne; et sans rien faire d'extraordinaire, sans chercher à se mettre en avant, elle était déjà vraiment un modèle pour ses compagnes. Au pensionnat, tout le monde l'aimait: maîtresses et élèves; et celles-ci lui en donnèrent un beau témoignage en l'éli-

sant assistante de la présidente des Enfants de Marie et maîtresse des approbanistes. La présidente était alors choisie parmi les jeunes filles du village, étrangères au pensionnat.

Marie-Anne continuait toujours à se montrer aimable envers tous, et prête à rendre tous les services, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion; il lui arrivait même de donner de véritables exemples de charité et de dévouement. Un jour, pendant la récréation, elle aperçut une jeune fille qui pleurait: c'était une nouvelle venue, gauche et intimidée. Marie-Anne s'approcha d'elle, et lui demanda:

« Pourquoi pleures-tu ? pourquoi restes-tu toute seule ?

— Les autres se moquent de moi; je suis gênée et je n'ose plus aller avec elles.

— Ah! c'est cela ? eh bien, viens avec moi. Tant que tu seras avec moi, personne ne te fera de peine. »

Elle l'emmena; et de ce jour, la pauvrete se sentit aimée, protégée, et ne pleura plus.

N'y avait-il en ce fait que l'acte d'un bon cœur; ou faut-il y trouver l'indice d'une vertu plus élevée, qui se développera désormais de plus en plus ? Je ne crois pas m'aventurer en

affirmant que déjà, à cette époque, — la seconde année au pensionnat de Tracadie, — l'amour de Jésus a pris pleine possession de son cœur, et gouverne entièrement sa vie. Voici un trait charmant, qui semble bien significatif à ce sujet.

Un jour, ses amies se mirent à la taquiner :

« Marie-Anne, tu t'es trahie ; tu as rêvé tout haut. Dis ce que tu voudras maintenant, nous te connaissons ; nous savons tes secrets. »

La maîtresse du pensionnat elle-même faisait chorus avec les élèves : et l'on riait...

La pauvre enfant se demandait ce qu'elle avait bien pu dire. Si peu de créance que l'on accorde aux rêves, il est désagréable de savoir que l'on a bavardé ; et peut-être sur des choses auxquelles on ne songe guère. Pendant deux ou trois jours la taquinerie continua. Enfin, n'y tenant plus, Marie-Anne s'en fut trouver la maîtresse :

« Ma Sœur, je vous en prie, dites-moi de quoi j'ai bien pu parler en rêvant.

— Mon enfant, répondit la religieuse, ne vous inquiétez pas. Vous avez dit : Mon Jésus, je vous aime. »

Entre temps, sa santé était devenue bien meilleure: les forces revenaient; et en récréation elle était une des plus vives, des plus joyeuses et des plus alertes au jeu.

Ce fut dès la fin de la première année scolaire passée à Tracadie qu'elle commença à me mettre à même de suivre les progrès de son âme, me témoignant dès lors cette confiance totale qui n'a jamais été depuis qu'en augmentant, et qui m'a si bien permis de lire au fond de son cœur. La règle qui lui avait alors été donnée pour ses visites chez moi l'autorisait à venir y passer la récréation du dimanche. Au début, rien d'extraordinaire ne marqua ces visites hebdomadaires; mais, peu à peu, elles prirent une autre forme. Elle commença à me poser des questions sur des sujets de vie spirituelle; et bientôt les choses en vinrent à ce point que, chaque dimanche, après quelques minutes où nous parlions de sa famille, de sa vie au pensionnat, ou d'autres sujets ordinaires, l'entretien se portait sur la vie religieuse, la pratique de la perfection, les moyens à prendre pour se corriger de ses défauts. A cette période de sa vie, je fus tout spécialement impressionné par le soin extrême qu'elle apportait à ne jamais dire un seul

mot défavorable à qui que ce fût. Cette rigueur qu'elle a toujours gardée dans la pratique de la charité est certainement une des choses qui m'ont toujours le plus frappé en elle; et jusque dans les tout derniers jours de sa vie, c'est encore ce qui provoquera l'admiration des Sœurs qui auront à l'approcher.

Elle me remit un jour un cahier de notes qu'elle avait rédigées, soit au cours de ses retraites, soit à l'occasion de lectures, de remarques entendues, ou de réflexions personnelles. C'est de ces notes que je me servirai désormais pour mettre en pleine évidence l'état de son âme à cette époque, et les progrès qu'elle va faire de plus en plus dans le saint amour de Jésus. J'y ajouterai aussi des extraits des lettres qu'elle m'a écrites dans la suite; enfin les souvenirs que je garde de nos conversations. Autant que possible, je me ferai un devoir de ne pas modifier son style, qui, d'ailleurs, en général, est très beau. Les quelques négligences ou incorrections que l'on y remarquerait seraient une nouvelle garantie d'authenticité.

Voici le résumé de sa retraite de 1929, la dernière qu'elle devait faire au pensionnat. C'est elle-même qui souligne certains mots.

Premier jour de la retraite. — Marie, ma Mère, venez avec moi, afin que je fasse une bonne retraite.

Je viens à vous, ô mon Jésus, faire ma retraite avec mon cœur; avec ma volonté: je veux la bien faire.

Je vais au Cœur de Jésus avec confiance; je suis petite, mais j'ai confiance; je suis sûre de Jésus.

Comme je suis heureuse! à la Messe, c'est Jésus qui prie pour moi.

Il faut craindre la grâce de Dieu, qui passe et qui ne revient pas.

Jésus n'aime pas les cœurs tièdes.

Je m'efforcerai d'assister au Saint Sacrifice avec une grande foi et une grande piété.

LA MORT. — Tous nous mourrons. Mais Dieu ne nous a pas dit quand nous mourrons, ni où nous mourrons, afin que nous soyons toujours prêts.

Qu'est-ce qui nous restera après notre mort? Un linceul! La mort emporte tout; la mort est voleuse. Mais la mort ne peut pas nous ôter les mérites, les bonnes œuvres, enfin tout ce que nous avons fait pour Dieu.

Fermez-vous, mes yeux, au monde, à cette vie de la terre, pour ne (me laisser) penser qu'au ciel!

Je baiserais le plancher six fois ce soir, pour réparer ma vanité, et abaisser mon orgueil.

Mon Jésus, donnez-moi un peu de votre simplicité.

Deuxième jour de la retraite. — Il faut regarder le prêtre au confessionnal, non comme lui-même, mais comme Dieu; non comme un juge, mais comme un bon père, qui est toujours heureux d'étendre sa main sur nous, pour nous pardonner, nous unir à Jésus.

J'aimerais mieux mourir que de commettre un seul péché mortel.

Qui possède la Foi possède un trésor.

Je veux m'efforcer de rendre tout joyeux autour de moi.

Tout pour Dieu.

L'esprit de foi doit nous accompagner en tout et partout.

Ce soir, je dirai une dizaine de chapelet les bras en croix, pour demander à Jésus d'augmenter ma foi.

Troisième jour de la retraite. — Je prends pour résolution de prier souvent la Sainte Vierge.

Amour du Cœur de Jésus pour nous!... O Jésus, vous qui nous avez tant aimés, versez

dans mon cœur un *grand* amour pour votre Cœur adorable!

O Jésus, pendant que les Juifs pensaient à quelque moyen de vous faire mourir, de votre côté vous pensiez: Que pourrais-je faire pour ne pas laisser mes enfants sans Maître, sans soutien? Aussitôt vous pensez à l'Eucharistie. O Amour du Cœur de Jésus!

Je veux, pendant ma vie, faire souvent des communions réparatrices.

O ma tendre Mère, vous qui, quand Jésus était tout petit, le baisiez avec tant d'amour, vous qui le priiez avec tant de confiance dans le Cénacle, donnez-moi un grand amour pour son divin Cœur.

O Jésus, vous retrouvez au sanctuaire à peu près les dures épreuves de la Croix: même tristesse dans votre Cœur, à la vue des crimes dont la terre est couverte, et qui se commettent sans honte et sans remords. Mêmes froideurs, même abandon de la part de ceux qui ont largement reçu vos bienfaits. Vous aviez tout prévu; et votre Cœur triompha de ses propres répugnances, en acceptant un double calice, dans le présent et dans l'avenir.

Je vous adore, ô mon Dieu, qui êtes ma Victime: et *je ne refuse pas d'être la vôtre*, pourvu que vous me donniez la grâce de souffrir pour votre gloire.

Ces lignes méritent déjà d'être notées attentivement. C'est la première fois que Marie-Anne entrevoit et exprime aussi clairement l'idée de « souffrir pour la gloire de Dieu », qui remplira tellement sa vie, et qui aura son plein épanouissement dans son vœu du plus parfait, et dans celui de « victime ». On pressent déjà l'appel divin. Les phrases suivantes confirment et complètent cette impression.

Faites, ô Jésus, que je ne manque jamais une communion par ma faute, et que je fasse toujours de bonnes communions.

Mon unique désir, ô Jésus, est d'employer *ma vie* à vous *servir* et à vous *aimer*.

Seigneur, je vous *fais de grand cœur* le *sacrifice de ma vie*, afin que mon abandon entre vos mains sollicite tous les jours ma persévérance.

Je veux faire tout mon possible, ô Jésus, pour dédommager votre Cœur des amertumes si cruelles dont il est abreuvé dans l'Eucharistie.

Cette idée de la réparation et de la souffrance ne la quittera plus, mais ira sans cesse en se développant, en même temps que s'ac-

croîtront aussi sa connaissance et son amour de la Sainte Eucharistie.

O Sang précieux, qui avez coulé du Cœur de Jésus, vous êtes la source sacrée des grâces qui se répandent sur la terre. Vous m'avez valu ce regard plein d'amour, qui m'a cherchée dans le monde, pour me montrer le Banquet des Anges... Je m'y suis enivrée de délices; et quand, sortant du temple saint, j'emportais mon trésor, Jésus, d'un regard, me suivait encore, avec les bénédictions de son Cœur.

Et je pouvais taire au monde mon amour pour cet adorable Cœur!

Je vous aime, ô Cœur sacré qui m'avez tant aimée; je ne désire que de vous aimer toujours.

A la Messe, recueillie, je vous adore comme si j'étais à la Crèche! je vous offre, par votre Mère, tout l'amour de mon cœur:... vous suppliant, par la miraculeuse naissance que vous prenez à l'autel, de renouveler ma vie, chaque fois que je vais à la Sainte Table.

Puisque, au moment de la consécration, votre parole change la substance du pain et du vin, par la même puissance qui, dans l'œuvre de la création, donne la vie à toute créature, daignez, en mourant, rendre à mon âme la vie. Et comme au premier jour la bénédiction divine

fut une effusion de puissance, je vous en prie, répandez-la sur moi.

O Eucharistie, gardienne de l'innocence recouvrée, universelle action de grâce de l'Église, soyez chaque jour l'interprète de ma reconnaissance et de mon amour.

Toute ma vie, je vous rendrai grâce; car quoi qu'il puisse m'arriver en ce monde, la *Croix* de mon Sauveur sera ma *gloire* et l'adorable Eucharistie mon bonheur!

Et la retraite se termine aussi bien qu'elle a commencé, par des résolutions dignes des grâces reçues, et dans lesquelles apparaît bien l'orientation de sa vie désormais:

Puisque à la Sainte Table vous m'enivrez d'amour, je prends de vos mains la *Croix*; et, consolée par l'Eucharistie, je marcherai résolument, sans prendre de repos, sans regarder en arrière, attirée par le désir toujours plus vif de vous posséder sans ombres et sans voiles. Accordez-moi la grâce d'être fidèle à cette résolution.

O mon Dieu, faites que je devienne généreuse, charitable, compatissante et tendre.

Je prends la résolution de garder le silence en *classe*, au *pensionnat*, au *dortoir*; non parce que la maîtresse me voit, mais parce que Jésus me voit.

Peu importe la peine; je veux, sous le regard de Jésus et de Marie, *faire mon devoir* en tout et partout.

Ce soir, je dirai un chapelet en l'honneur de Marie, pour qu'elle garde mon cœur toujours pur.

« Le Seigneur m'a ouvert l'oreille, et je ne me suis point refusée; je ne retourne pas en arrière. »

Les autres notes du cahier portent sur différents sujets. En général, elles semblent rédigées sous forme de méditations, avec une résolution finale et une oraison jaculatoire, ou plutôt un bouquet spirituel. Il paraît bien que Marie-Anne ait dû puiser, pour ces notes, dans quelque ouvrage de spiritualité, ou qu'elle ait résumé des instructions qu'elle avait entendues, des avis qu'elle avait reçus. En tout cas, le soin qu'elle apporte à recueillir ces pensées, le choix si à propos qu'elle en fait, montrent bien jusqu'à quel point, dès le temps du pen-

sionnat, les idées sérieuses et le désir de chercher Dieu la possédaient déjà tout entière. Ce recueil ne peut avoir été fait que pendant la seconde partie de 1928 et l'année 1929; car elle me l'a confié avant la fin de cette dernière année, ce qui supposerait donc qu'elle avait alors environ dix-huit ans.

L'entrée dans le cloître

Le postulat

(6 octobre 1930 — 2 juillet 1931)

LE temps approchait où Marie-Anne devait quitter le pensionnat. Sa décision était bien assurée désormais: depuis plusieurs mois, aucun doute, aucune hésitation ne restait plus dans son esprit; pas plus d'ailleurs que dans le mien.

D'autre part, sa santé avait subi un changement complet. Les forces étaient bien revenues; et les médecins, en l'examinant, ne trouvaient plus aucune trace de maladie de cœur. Cet examen, renouvelé à plusieurs reprises, donna un résultat absolument concluant, consigné dans des certificats propres à satisfaire toutes les exigences.

Avant la fin de l'année scolaire, elle alla elle-même, sur mon avis, solliciter de la révérende Mère Sormany, supérieure de l'Hôtel-Dieu, la faveur d'être admise au noviciat. La révérende

Mère lui promit de soumettre sa demande à la communauté, et, quelques jours après, lui annonça qu'elle était acceptée. Il fut convenu qu'elle entrerait le 15 août, en la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge. Elle devait retourner chez elle, le lendemain même de la distribution des prix, pour passer quelques semaines dans sa famille. Mais juste dans l'après-midi du dimanche où devait avoir lieu cette distribution, une forte attaque d'appendicite vint imposer une modification à ce projet.

Ce n'était pas la première fois qu'elle éprouvait l'atteinte de cette maladie; mais les crises précédentes n'ayant pas duré longtemps, elle n'en avait jamais parlé. Plus tard, pourtant, elle m'avoua que souvent, en classe, elle avait beaucoup souffert; et lorsque le médecin accomplit l'opération il constata lui-même, d'après l'état de l'appendice, qu'elle avait dû éprouver de très grandes douleurs. Mais cette fois, il fallut bien céder au mal, et l'opération fut jugée nécessaire, sans être pourtant absolument urgente. Le médecin décida donc qu'elle ne devait pas partir, mais rester en repos à l'académie pendant quelque temps avant d'entrer à l'hôpital.

L'opération eut lieu le 9 juillet, et réussit parfaitement. Je ne puis me rappeler sans émotion le calme et la tranquillité dont elle ne se départit pas un instant. Jamais un seul mot, un seul signe ne trahit la moindre inquiétude ou la moindre crainte; et le calme et le sourire ne cessèrent de régner sur son visage et dans tout son extérieur. Le matin même de l'opération, une heure à peine auparavant, j'allai, comme je le lui avais promis, lui donner ma bénédiction. Je lui demandai si elle s'inquiétait. Elle répondit gaiement qu'elle n'était pas plus impressionnée que s'il ne se fût pas agi d'elle; elle avait parfaitement dormi. Pour moi, je n'ai jamais pu trouver qu'une explication à cette paix si entière: l'opération, comme la maladie, c'était la volonté de Jésus; le résultat ne pouvait être que ce qu'il voudrait.

La convalescence fut rapide; et avant même la fin du mois de juillet, elle put partir et se rendre chez ses parents. Ceux-ci, dans leur foi si vive, se réjouissaient de sa décision, regardant comme un honneur incomparable que Dieu voulût bien se choisir une religieuse dans leur famille. Ces quelques semaines furent donc une période de très douce intimité, durant laquelle

sa gaieté et son affection eurent pour tâche de faire oublier un peu ce qu'il y avait de pénible dans la pensée de la séparation prochaine.

La révérende Mère Supérieure avait exigé un repos complet avant qu'il fût question de retour. Lorsqu'il fut bien constaté que l'état de santé de Marie-Anne était tel qu'on pouvait le désirer, et qu'il n'y avait plus de ce côté aucun obstacle à son entrée dans le cloître, elle en fixa la date à la fête du saint Rosaire. Ses parents purent avoir la consolation de l'amener eux-mêmes à Tracadie: père, mère, frères et sœurs y vinrent avec elle dès le 4 octobre; car j'avais demandé, moi aussi, un ou deux jours pour la revoir, et arranger différentes choses avant son entrée. Lorsque l'heure fut venue de l'adieu, la tranquillité et la paix ne la quittèrent pas plus qu'en d'autres circonstances; elle eut la force de ne rien laisser paraître du brisement de son cœur, pour ne pas attrister le baiser qu'elle donna à ceux qu'elle aimait tant.

Nous avions compté qu'elle franchirait la porte du cloître dans l'après-midi du lundi 6 octobre. Mais dès le matin, quand j'eus terminé mon action de grâce, la maîtresse des

novices m'avertit qu'elle revêtait justement son costume de postulante, et qu'elle allait entrer aussitôt.

Plusieurs fois je lui avais dit auparavant: « Mon enfant, quand la porte de clôture se fermera sur vous, ce sera le moment même où commencera votre vie religieuse. Dès lors la petite Marie-Anne aura cessé: ce sera désormais la religieuse. Ce ne sera ni à la fin de votre postulat, ni dans un mois, ni dans une semaine qu'il faudra vous mettre à la règle; ce sera dès l'instant même. » Je n'éprouverais aucune crainte à demander à ses supérieures ou à ses sœurs comment elle a réalisé ce programme. Bien peu de jours s'étaient écoulés, que j'entendais déjà plusieurs d'entre elles exprimer leur étonnement en la voyant d'un coup si complètement entrée dans sa nouvelle vie, dans les observances et les coutumes de la communauté.

J'eus d'ailleurs, à quelque temps de là, l'occasion d'apprendre d'elle-même comment elle entendait se plier à la règle, et spécialement à l'observation du silence. Un jour, elle eut à se rendre du noviciat à l'académie; et précisément dans le long corridor qui réunit les deux

parties de la communauté, il se trouva qu'elle eut à suivre, à quelques pas seulement, son ancienne maîtresse Sœur S..., qu'elle aimait tant. « Ah! me dit-elle, j'ai dû en faire un effort; ma langue se tordait dans ma bouche! Mais, grâce à Dieu, j'ai tenu bon: je ne lui ai pas parlé. »

Les premiers jours dans le cloître furent des jours de consolation et de bonheur. Comme je lui demandais, dans une visite au parloir, si elle pensait souvent au bon Dieu dans la journée: « Si j'y pense! me répondit-elle. Mais c'est tout le temps: on dirait qu'il me poursuit. »

Oui, il la poursuivait, la comblant de douceurs, qui devaient si vite lui faire apprécier le contraste avec ce que l'avenir lui réservait.

Bien peu de temps se passa. Sans pouvoir fixer de date plus précise, je n'hésite pas à dire que cette période de consolations ne dura que cinq à six semaines tout au plus, et peut-être moins encore. Puis, d'un seul coup toutes les grâces sensibles lui furent enlevées. Ce fut extrêmement pénible. Lorsqu'elle m'ouvrit son cœur, tout ce que je pus faire fut de l'encourager, de lui montrer la volonté de Dieu, qui lui envoyait l'épreuve. Bien entendu, elle ne comprenait pas ce que cela signifiait, et s'ac-

cusait elle-même de ce changement si complet. « Oh ! disait-elle en pleurant, que c'est pénible ! »

La méditation était devenue absolument impossible. Je lui demandai comment elle passait le temps de l'oraison :

« Rien... je ne peux rien faire, rien dire au bon Dieu. Je ne trouve pas une pensée..., rien.

— Vous endormez-vous pendant l'oraison ?

— Non : je n'ai pas envie de dormir.

— Avez-vous des distractions ?

— Non.

— Alors, quoi ? Comment passez-vous le temps ?

— Je ne peux pas expliquer. Je ne suis pas capable de rien dire à Notre-Seigneur. JE LE REGARDE ET JE L'AIME : c'est tout ce que je peux faire.

— Eh bien ! continuez. Cela suffit. »

Je crois bien que cela suffit ! Heureuse incapacité ! « Je le regarde et je l'aime : c'est tout ce que je peux faire ! » Ma petite Sœur, que ferez-vous donc de plus au ciel ?

Jésus, qui l'attirait si fortement à lui-même et se l'unissait déjà par les liens d'un amour si ardent, agissait en même temps dans son

âme, pour la modifier précisément en vue de cet amour.

Une chose se produisit très vite, qui l'effraya :

« Je ne sais pas ce que j'ai : je ne me reconnais plus moi-même. Tout s'en va, je ne peux plus rien faire de bon ; je n'ai même plus de cœur. Même mes parents ;... je ne sais pas ce que cela veut dire, je ne suis plus capable de les aimer. »

Pressentant bien ce qui se passait, j'insistai :

« Est-ce que vraiment vous n'aimez plus vos parents ? Cherchez bien dans le fond de votre cœur. Ne les aimez-vous pas, au contraire, beaucoup plus qu'auparavant ?

— Oh ! si, mais pas de la même manière.

— Alors, ce doit être la même chose pour tous ceux que vous aimez ? »

Un signe me répondit : « Oui. »

Je n'eus aucun doute sur la manière dont ce changement devait s'interpréter, pas plus d'ailleurs que sur son origine. Et la suite m'a bien prouvé que je ne me trompais pas. L'enfant, la jeune fille, au cœur très affectueux, n'avait jamais eu jusqu'alors que des amours où Dieu

ne trouvait rien à reprendre; la religieuse n'aurait plus désormais que le grand amour surnaturel; ou du moins, tout en elle serait surnaturalisé: Jésus lui-même *ordonnait en elle la charité*. Ce changement ne devait pas être passager. Toutes les fois que depuis je l'ai interrogée sur ce point, la réponse a été identique: « J'aime encore, mais plus de la même manière qu'autrefois. » Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait, elle aussi, à sa sœur, devenue sa prieure: « Je vous assure, ma Mère, que maintenant je serais incapable d'éprouver pour vous le moindre sentiment naturel. »

Je ne crains pas d'insister sur ce point, pour qu'il ne puisse donner lieu à aucune surprise, ni à aucune fausse interprétation. Pour ma part, je n'ai absolument pas de doute qu'il y ait eu là une véritable action de l'Esprit-Saint, purifiant l'âme de la jeune postulante de tout ce qui pouvait s'y trouver de naturel, afin d'y laisser toute la place ouverte au grand amour de Jésus. Intentionnellement, je l'ai examinée avec autant de soin que j'ai pu, sur ce sujet précis; et ma conviction n'a fait que s'accroître. Quoi qu'elle en ait cru elle-même, son cœur était loin d'être devenu insensible; mais, selon ses pa-

roles souvent répétées, « elle n'aimait plus de la même manière qu'auparavant ».

Durant son postulat, elle fut employée comme aide à la sacristie. Elle aima beaucoup cet office qui lui permettait de s'occuper sans cesse de la chapelle et de tout ce qui concernait le culte du Très Saint Sacrement; office aussi qui lui donnait l'occasion d'imiter sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour qui elle avait une dévotion toute spéciale.

Son caractère demeurait toujours le même. Très gaie, aimable avec ses supérieures ou ses sœurs du noviciat, elle était une des plus joyeuses en récréation; ni alors, ni jamais dans la suite, personne ne soupçonna l'abîme de tristesse dans lequel son âme ne cessait plus d'être plongée. Toutes rendaient d'ailleurs justice à la perfection qui paraissait en elle; et bien des fois ses compagnes m'en ont parlé d'une manière qui ne laissait aucun doute sur l'estime qu'elles lui portaient. Toujours aussi c'était le même témoignage au sujet de l'empressement avec lequel elle cherchait sans cesse à rendre service autour d'elle.

Ainsi s'écoula le temps du postulat. Au mois d'avril 1931, la révérende Mère Supérieure m'a-

vertit que, conformément au droit canonique, Sœur Fontaine pourrait recevoir le saint habit dès le début de juillet.

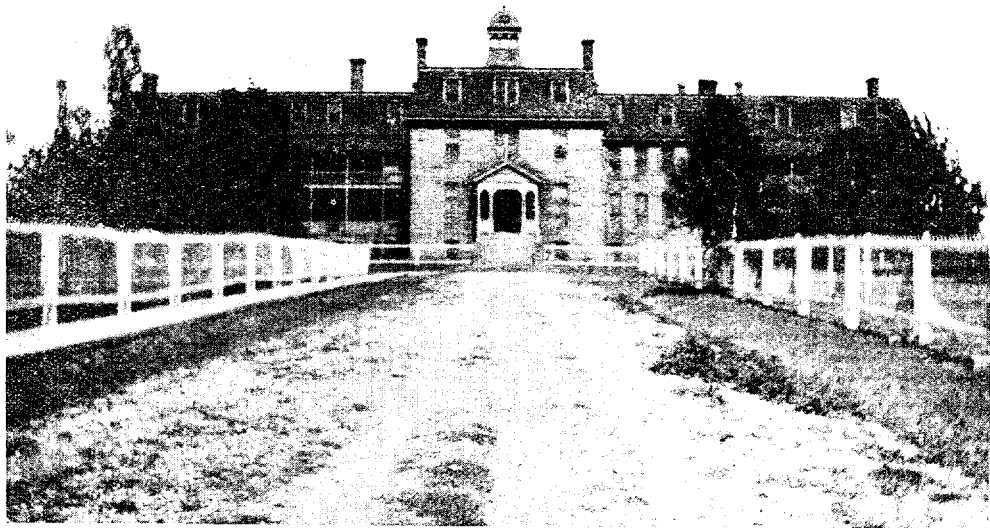
De son côté, mon révérendissime Père Abbé désirait que je me rendisse moi-même en France dans le courant de l'été. Tout finit donc par être réglé de telle sorte que la vêtture aurait lieu le 2 juillet, en la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge. Je devais partir deux jours après.

Noviciat et profession

(2 juillet 1931 — 2 août 1932)

J'AI déjà fait allusion au soin que prenait Sœur Fontaine de ne jamais laisser soupçonner à qui que ce fût les épreuves, les souffrances, les peines intérieures auxquelles elle était soumise. C'est bien là l'un des traits les plus saillants de son caractère moral et de sa vie spirituelle.

Un jour, peu de temps après son entrée au postulat, j'eus l'occasion de la voir au parloir avec la maîtresse des novices. Celle-ci, remarquant que sa croix de postulante se trouvait cachée par un pli de sa robe, lui recommanda de bien la laisser à découvert. « Mais, ajouta-t-elle en souriant, vous pourrez cacher vos autres croix, celles que le bon Dieu vous enverra. » J'ai souvent pensé depuis à ces paroles. La Sœur Maîtresse, qui bientôt devait devenir fondatrice et première supérieure du Sanatorium de Bathurst, ne savait pas, et sûre-



LE LAZARET, À TRACADIE (N.-B.)

ment n'a jamais su, avant la mort de Sœur Fontaine, jusqu'à quel point celle-ci devait les réaliser dans la suite. Combien de fois n'ai-je pas entendu ses maîtresses ou ses compagnes me dire comment c'était toujours elle qui apportait la joie dans les récréations. Aimable et souriante avec tout le monde, elle se montrait toujours la plus gaie et la plus joyeuse. Et j'entends encore, d'autre part, ses douloureuses confidences :

« C'est bien difficile parfois de ne rien laisser paraître au dehors ; à chaque instant, quand je suis avec les autres, j'ai peur d'éclater ; et c'est tout juste si j'arrive à me retenir. Mais le soir, quand je suis seule dans notre petite cellule, alors, c'est plus fort que moi, et je pleure. Cela m'empêche même de dormir pendant un certain temps. »

Et comme je lui demandais si elle se sentait parfois comme écrasée, elle me répondit :

« C'est tout le temps... Jamais cette tristesse ne sort de mon esprit. Ainsi, même en vous parlant, je ne cesse pas de la sentir. C'est comme si j'avais deux vies. »

Je lui dis alors moi-même que mon but, dans tout ce que je faisais pour elle, n'était

pas autre chose que de la soutenir et de la guider; non pas de la consoler, car je ne croyais pas que ce fût possible.

« Non, dit-elle, ce n'est pas possible. Continuez pourtant, cela me fait du bien. »

Il est évidemment très important de savoir de quelle nature était cette tristesse, d'où elle provenait, quelle en était la vraie cause. Trop souvent, la tristesse, loin d'être un bien dans la vie spirituelle, est un véritable malheur, l'indice d'un tempérament absolument impropre à la vie religieuse. L'*acedia*, comme l'appelaient les anciens Pères du désert, était considérée par eux comme un vice capital; et il est bien certain que, dans trop de cas, elle est à la fois le résultat et l'indice d'une foule de défauts cachés.

Je ne me pressai pas d'aller au-devant des explications de Sœur Fontaine, — et la suite m'a bien montré à quoi m'en tenir, — jusqu'au jour où, lui ayant posé nettement la question, j'ai obtenu une réponse qui ne laisse aucun doute.

Je puis affirmer que, depuis le moment dont j'ai parlé, où lui furent enlevées les grâces sensibles, dès le début de son postulat, ces grâces

ne lui furent plus rendues qu'en de très rares et très courtes circonstances. Il en fut ainsi, par exemple, durant quelques heures le jour de sa vêtue. Comme je lui rappelais, en effet, ce qu'elle m'avait dit, que « cette journée avait été une journée du ciel: » « Oui, répondit-elle, pendant quelques heures, mais pas toute la journée. »

Et chose remarquable, cette grande douleur, sous laquelle elle était ainsi écrasée, était loin d'empêcher les effusions de son âme, ou d'en ralentir l'ardeur. Sa retraite préparatoire à la vêtue en offre un éclatant témoignage. Cette retraite avait été particulièrement pénible; elle se plaignait de ne pas en profiter, de se sentir aride, de ne rien trouver dans son oraison. Pourtant, les notes qui en restent montrent bien, au contraire, la ferveur, l'amour, l'entière bonne volonté avec laquelle elle la fit. Surtout on y voit de plus en plus son désir toujours croissant de correspondre à l'appel divin, par la conformation de sa volonté à celle de Jésus, par son progrès dans la perfection, par sa pratique des vertus. Enfin, plus que jamais, se développe son amour de la souffrance en union avec Jésus, amour qui va s'exprimer en termes

si touchants, et ne tardera pas à l'amener à l'offrande totale d'elle-même à son bien-aimé Sauveur crucifié.

RETRAITE DE PRISE D'HABIT

Préparation

Je veux, pendant cette retraite, réparer toutes les négligences et les fautes commises pendant le temps de mon postulat.

Mon Dieu, je me place en votre présence, et je vous demande de purifier mon cœur de toutes fautes et même des imperfections dont je me suis rendue coupable pendant mon postulat. Je les regrette, parce qu'elles ont attristé votre divin Cœur...

Je veux réparer, pendant cette retraite, toutes ces fautes, et aussi celles de ma vie passée. Purifiez mon pauvre cœur de tout ce qui n'est pas vous, de tout ce qui est terrestre, afin qu'il soit vraiment à vous, mon bon Jésus...

Premier jour. — Me voici, Seigneur, pour faire votre volonté; vous m'avez appelée, et j'ai répondu: Me voici. Parlez, Seigneur, votre servante écoute... Que voulez-vous que je fasse? Mon cœur est prêt. Je suis résolue à garder toutes vos voies, à répondre à vos dessein de miséricorde sur mon âme.

O mon Dieu, faites éclater sur mon âme un rayon de votre lumière divine, afin que je vous connaisse, et que je me connaisse moi-même; que seule en ce monde avec vous seul, je m'enfonce dans une vraie solitude de cœur, d'esprit et de corps.

Silence et retenue des sens, recueillement entier et parfait: telle est la loi que je m'impose, et que je suivrai fidèlement dans ces quelques jours. Telles sont mes dispositions, ô mon Dieu. Mais que puis-je sans vous? A vous seul il appartient de dissiper mes ténèbres, d'enflammer mon cœur et de fortifier ma faiblesse... Je m'offre donc tout entière à vous; recevez-moi, ô mon Dieu, et rendez-moi telle que vous voulez que je sois.

Ma bonne Mère, je mets ma retraite sous votre protection; mon bon ange gardien, ne m'abandonnez pas; saints et saintes du paradis, priez tous pour moi; mes petits frères qui, du haut du ciel, voyez le fond de mon cœur, priez pour votre pauvre petite sœur de la terre.

Deuxième jour. — La pauvreté religieuse, si pénible en apparence, est cependant une source du bonheur le plus sûr. C'est un grand repos d'esprit, dit saint Grégoire, que d'être exempt de la convoitise du siècle, où l'on tient si vivement à ce que l'on a, où l'on souhaite toujours ce que l'on n'a pas. Oui, c'est bien vrai... Dans

le monde, plus on a, plus on veut avoir; et les désirs croissent toujours; on n'est jamais heureux, parce que le monde entier est trop au-dessous de nous pour nous satisfaire. Qu'y a-t-il, au contraire, de plus calme que l'âme qui n'aime pas les biens du siècle; et qui désire, qui met tout son pouvoir à acquérir ceux du ciel? Sans inquiétude, sans souci pour le lendemain, sans embarras pour le présent, débarrassée de tout ce qui agite les gens du siècle, l'unique soin de l'âme religieuse est de plaire à Jésus-Christ; sa part, son héritage, c'est Dieu seul.

O Seigneur Jésus, vous êtes tout mon bien, l'unique trésor de mon cœur. Mon Dieu et mon tout... Qu'ai-je de plus sur la terre, et que veux-je dans le ciel, si ce n'est vous, Seigneur? Ce que je vous demande instamment: votre possession, mon Jésus, dans le temps et dans l'éternité...

Troisième jour. — La pauvreté de Jésus-Christ a été une pauvreté pénible. Lui, le Maître du ciel et de la terre, il naît dans une étable, il n'a pour berceau qu'une crèche, il est sans lumière dans l'obscurité de la nuit, sans feu et sans vêtements dans la rigueur de l'hiver. Deux animaux le réchauffent de leur haleine, et lui donnent un peu de paille, sur laquelle il repose... Quelle pauvreté... Cette pauvreté de

Bethléem le suit en Égypte, à Nazareth, dans le cours de ses prédications et jusque sur le Calvaire. Les trois dernières années de sa vie, il prêche sa loi, avec ses disciples, pauvres comme lui. Il parcourt les villes et les bourgs à pied, sans provisions, sans autre secours que celui de la charité des peuples qu'il instruit. Les renards ont leurs tanières, les oiseaux leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. Au bout de cette pénible carrière, il meurt dans la plus complète indigence; dépouillé même de ses habits que ses bourreaux se partagent entre eux; et sans autre bien qu'une couronne d'épines, des clous, une croix, des douleurs et des ignominies. Que devient ma pauvreté, si je la compare à celle de Jésus-Christ?... Bien éloignée de vouloir jamais rien de superflu, je me détacherai même du nécessaire, et si la Providence permet que je souffre de quelque chose, loin de m'en affliger, je tâcherai de m'en réjouir. Dans l'usage des choses dont je ne pourrai me passer, je pratiquerai la pauvreté en évitant le plus léger attachement. L'oubli que l'on fera de moi me rappellera le mépris que mon divin Maître a eu; la dépendance de mes supérieures, à laquelle m'oblige mon vœu de pauvreté, me rappellera celle dans laquelle il a vécu. Malheur à moi, si j'aimais mieux manquer du nécessaire, que demander mes vrais besoins avec humilité.

Oui, Seigneur, je veux être pauvre d'effet et de cœur. Apprenez-moi à chérir cette vertu, que vous avez consacrée en vous, à laquelle vous m'avez appelée par votre grâce. Donnez-m'en l'estime, l'amour et l'esprit. Je désire la pratiquer aussi parfaitement qu'il me sera possible. Je ne disposerai de rien qu'avec une permission expresse; je n'abuserai pas des permissions. Enfin, ô mon Dieu, je veux être pauvre pour vous, avec vous, autant que je le pourrai afin de mériter la récompense infinie que vous avez promise aux vrais pauvres d'esprit.

Quatrième jour. — Pour être mortifié, il faut savoir pratiquer la mortification; il faut pratiquer le renoncement, l'abnégation de soi-même, s'imposer de petits sacrifices; savoir supporter une réprimande sans se froisser; enfin savoir fermer les yeux sur les défauts du prochain; se dire, si les autres ont des défauts, que, nous aussi, nous en avons; et il faut supporter les défauts des autres, si nous voulons que les autres sachent excuser les nôtres.

*Cinquième jour*¹. — Bonne volonté, acte d'amour partout et toujours, et rien en dehors de cela; voilà mon programme désormais. C'est à Jésus à avoir soin du reste.

1. Les lignes qui suivent seraient au-dessus de tous les commentaires.

Aimer Dieu, l'aimer à mes dépens, l'aimer sans joie, l'aimer dans l'ennui, la sécheresse, l'obscurité, les scrupules, les tentations, les sombres visions de l'avenir, tel sera mon partage, tant que le voudra mon Maître. Je sais qu'il est bon; je sais qu'il m'aime; je crois à son amour. Vous aimer ainsi, mon cher Maître, me charme... Pour jouir de vous, j'ai une éternité, pour vous faire jouir de mon amour par la souffrance et par l'immolation, je n'ai que ma courte existence. Exprimez de ma substance tout ce qu'elle peut contenir de gloire à votre Nom; épuisez-la, pour qu'en mourant je sois devenue toute amour...

Sixième jour. — Mon bien-aimé Jésus, j'appliquerai mon crucifix à mes lèvres ou à mon cœur dans les tiédeurs, les tentations et les découragements. Je l'embrasserai longtemps le soir avant mon sommeil; j'y collerai mes lèvres expirantes au moment de la mort. Et tout cela voudra dire: « Je vous aime, ô mon Sauveur, réchauffez-moi, soutenez-moi, encouragez-moi, apprenez-moi à bien mourir. »

Sur le désir de la maîtresse des novices, je l'avais vue plusieurs fois durant sa retraite. Lorsqu'elle me demandait de prier pour elle, elle insistait toujours sur le même point: « Sur-

tout demandez que je comprenne bien ce que je vais faire. » A ceux qui liront ces lignes de répondre si son vœu fut exaucé de Jésus.

Autant qu'il m'en souvient, c'est à cette retraite encore que je dois rattacher la confiance qu'elle me fit de ce qui avait été la grande épreuve, et je dis, pour ma part, le grand triomphe de son enfance. N'osant pas me parler de cela de vive voix, elle me passa, par les barreaux de la grille du parloir, un billet, me demandant si l'on pouvait être soumis deux fois dans sa vie à la tentation d'impureté. A l'âge de onze ans, elle avait eu à supporter, pendant près de deux années, de terribles assauts sous ce rapport. Elle était alors chez elle, et suivait les classes de l'école de Guimond-Village; et dans les intervalles, elle aidait sa mère dans les travaux du ménage et le soin de ses petites sœurs. Elle gardait de cette douloureuse période un souvenir qui l'effrayait encore: « Mon Dieu, écrivait-elle, vous savez si j'ai souffert alors. » Elle récitait des chapelets à ses moments libres, parfois jusqu'à quatre et cinq par jour; et lorsqu'il fallait se livrer au travail, pour distraire son esprit, elle chantait des cantiques. Avec l'aide de la Très Sainte Vierge, elle triompha et sortit victorieuse de

cette lutte avec l'ange mauvais, mais elle frémissait encore à la pensée que peut-être il reviendrait. Il semble pourtant que l'épreuve fut décisive, et lui valut une grâce spéciale de préservation, car jamais, dans la suite, elle n'eut plus à subir de pareilles attaques.

La cérémonie de vêtue eut lieu, comme il avait été convenu, le jeudi 2 juillet 1931. Après avoir généreusement fait le sacrifice de ne pas avoir près d'elle en cette circonstance ses parents bien-aimés, elle eut, au dernier moment, l'agréable et douce surprise de voir sa mère et l'une de ses petites sœurs y assister et partager son bonheur.

Je devais moi-même partir pour la France le surlendemain, samedi. Le vendredi je pus la voir encore; et, toujours préoccupée de la même pensée, elle me posa cette question :

« Est-ce bien de chercher des souffrances et des humiliations ? »

Je répondis qu'il fallait craindre de tomber dans l'imprudence et la présomption, et qu'on devait se garder de tenter Dieu.

« Oui, mais au moins il doit être permis de les demander au bon Dieu, et Lui saura ce qu'il faut. »

Le plus parfait, dis-je, est de se soumettre à sa sainte volonté, de se laisser mener par lui.

« Oui, bien sûr, mais on peut toujours demander; c'est ce que je voulais savoir. »

Nous nous dîmes adieu, en y mettant le sens qu'il plairait à Notre-Seigneur. Reviendrais-je à Tracadie, ou l'obéissance en déciderait-elle autrement ? D'avance nous nous soumîmes à la très sainte volonté de Dieu. En réalité nous ne pouvions prévoir ce qui allait arriver: ce fut une grâce pour nous d'en avoir déjà accepté le sacrifice.

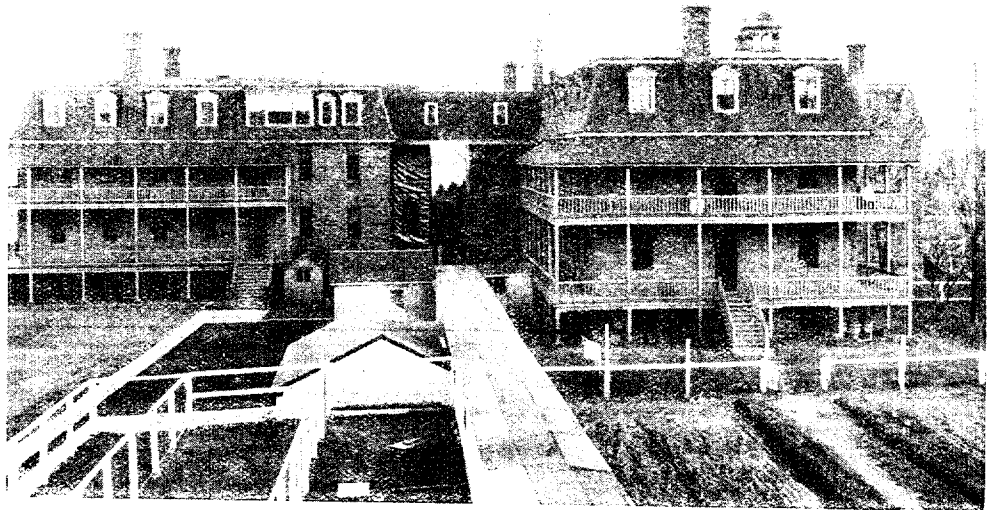
Au commencement du mois de septembre, mon révérendissime Père Abbé me fit savoir que je ne retournerais pas à Tracadie. Je devais rester quelque temps près de lui à Ligugé, puis je retournerais au Canada, à notre monastère de Saint-Benoît-du-Lac.

Presque aussitôt, j'appris la terrible épreuve qui s'abattait sur la communauté de Tracadie: la fièvre typhoïde frappait dix religieuses, et la révérende Mère Supérieure ainsi que Sœur Fontaine étaient au nombre de ses victimes. Grâce à Dieu, l'on n'eut à déplorer aucune perte de vie. Ce n'en fut pas moins une période très pénible, non seulement pour celles qui étaient atteintes,

mais pour toute la communauté, qui se trouva forcément dans un état de surmenage et de désorganisation extrême.

Aussitôt que la fièvre la quitta, Sœur Fontaine, avant même de pouvoir quitter le lit, redevint extérieurement ce qu'elle avait toujours été: gaie, joyeuse, rieuse même avec ses compagnes de convalescence. Au dedans pourtant, la désolation ordinaire persistait, s'aggravant même, je puis bien le dire, de la peine que lui causa la nouvelle que je ne devais pas revenir à Tracadie. Habitée qu'elle était, à un tel point, à m'ouvrir son âme, à me confier tous ses secrets, elle se trouvait tout d'un coup bien seule.

La convalescence de Sœur Fontaine sembla d'abord marcher rapidement, elle avait même repris son travail ordinaire, lorsque bientôt ses forces se mirent à diminuer; les jambes surtout se trouvaient très faibles, et l'état général devint tel qu'elle dut reprendre le lit. On craignit même pour les poumons. Pour plus de précaution, on décida de la transporter du noviciat à l'une des chambres du département des femmes, à l'hôpital: elle devait y rester vingt-cinq jours. Pendant ce temps, elle édifia ses



L'HÔTEL-DIEU DE TRACADIE
Vue de l'hôpital et du cloître

sœurs qui la soignaient. La Sœur Maîtresse, qui avait la bonté de m'envoyer souvent de ses nouvelles, me le faisait bien comprendre, et la révérende Mère Supérieure elle-même m'écrivait: « Toutes celles qui s'approchent d'elle disent que c'est une petite sainte. »

A ce moment, j'étais déjà arrivé à Saint-Benoît-du-Lac; les correspondances étaient donc redevenues plus faciles et plus rapides.

Ces semaines passées à l'hôpital furent une très pénible période. D'abord, la pauvre enfant n'avait personne à qui s'ouvrir. Puis, le divin Fiancé, qui lui-même façonnait son âme, la faisait passer par de très grandes épreuves. Elle se sentait continuellement repoussée de lui; le sentiment de la foi lui était refusé, si bien qu'elle devait sans cesse produire des actes de cette vertu par la volonté seule, alors que la tentation contraire l'assailait. Enfin le démon essayait de lui mettre dans l'imagination toutes sortes de doutes contre sa vocation: « Elle n'était pas où Dieu la voulait. » Ces doutes, ces tentations sur ce point spécial, devaient durer jusqu'au lendemain de sa profession. Lorsqu'elle m'en parla, je lui demandai si jamais, soit en ces moments-là, soit autre-

ment, elle avait ressenti un véritable attrait pour un autre genre de vie.

« Non, répondit-elle, je n'ai jamais pensé à autre chose. Cette idée revenait toujours que je n'étais pas à ma place, mais sans que j'eusse envie de me trouver en aucune autre congrégation. J'aime tout ici et je m'y plais. C'est seulement une idée qui me vient ainsi tout le temps, et pas autre chose. »

Il y avait d'ailleurs en cela quelque chose de très pénible, surtout pendant sa maladie, alors qu'elle ne pouvait s'en ouvrir à personne. Elle en vint même à se dire que c'était pour lui faire comprendre qu'elle n'était pas à sa place, que le bon Dieu permettait qu'elle fût malade. Malgré tout, elle tint bon, évidemment aidée par la grâce. Lorsqu'elle put enfin me parler de cette épreuve, après l'avoir bien questionnée, je me rendis parfaitement compte qu'il n'y avait là qu'une méchanceté du démon, et je lui dis de ne rien craindre. Mais cette tentation avait persisté jusqu'au bout, et, même durant sa retraite de profession, il lui avait fallu lutter contre elle. Ce ne fut que la profession faite qu'elle recouvra totalement la paix.

Durant tout son noviciat, ses lettres témoignent de cet état de souffrance intérieure, qui sera désormais son élément. Dès le 11 octobre, à peine remise de la fièvre typhoïde, elle m'écrivait :

Le bon Jésus semble toujours dormir dans mon cœur: je suis si froide, même après la sainte communion. Pourtant je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour préparer à mon Jésus un cœur moins indigne de le recevoir. D'un autre côté, je crois bien que c'est le démon: il essaye de me faire croire que Jésus n'est pas là. Toujours je dirai: Seigneur, je crois; augmentez ma foi.

Votre lettre, m'annonçant la triste nouvelle que vous ne reveniez pas, m'a fait de la peine. En la lisant, je me suis sentie comme abandonnée, il me semblait que j'étais seule au monde. Tout est arrivé ensemble: la maladie, la séparation. Oh! ma croix était bien lourde pour mes faibles épaules. Mais comme toujours, j'ai dit: Mon Jésus, c'est vous qui le voulez; moi aussi je le veux, j'accepte. Aussi j'ai senti que je n'étais pas seule. C'est dans les moments de souffrance que je me sens plus près du bon Dieu. J'aime la souffrance.

Et la suite montrera cet état s'accroissant et se développant de plus en plus. Il est bien certain d'ailleurs que, depuis longtemps, elle n'a plus jamais de consolations intérieures. C'est ce qui est clairement exprimé dans une lettre plus tardive, datant d'un an après, le 12 octobre 1932, où elle répond à une question que je lui avais posée à ce sujet. Tenant à bien me rendre compte, pour être tout à fait sûr de rester dans l'exacte vérité, des moindres détails de sa vie intérieure, je lui avais demandé si elle pourrait dire que, depuis le temps où les consolations commencèrent à lui être retirées, elle n'en avait plus jamais éprouvé. J'insistais même spécialement au sujet du temps de sa retraite de prise d'habit, durant laquelle ses notes, déjà citées, témoignent de si admirables dispositions, et de laquelle pourtant je me souvenais moi-même comme d'un moment où elle avait ressenti une grande désolation. Voici sa réponse :

Oui, je crois qu'il serait vrai de dire que, depuis deux ans à peu près, sauf le jour de ma prise d'habit, je me suis sentie seule, abandonnée, impuissante, incapable de prier...

Encore m'a-t-elle dit par ailleurs que, ce jour même de sa vêtue, le sentiment de joie ne l'accompagna que pendant un court espace de temps: quelques heures seulement.

Les mêmes sentiments et le même état intérieur se manifestent encore dans une lettre du 3 février 1932. Je lui avais écrit pour son anniversaire de naissance (2 février: 21 ans), et je faisais allusion à « son divin Fiancé », qui la préparait sans cesse « à ses noces mystiques ». Elle répond:

Mon divin Fiancé!... Ah! il peut juger à propos de me traiter comme il voudra. Je me mets dans sa main, je me cache dans son cœur, avec toutes mes faiblesses et mes craintes. Je lui abandonne tout le passé, le présent et l'avenir, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira; pourvu que j'accomplisse sa sainte volonté, pour moi, c'est tout. Le reste ne m'est rien.

On peut désirer d'être parfait, puisque le bon Dieu nous a créés pour cela: être saints. Ce n'est pas une affaire d'un jour ni une amusette d'enfant, paraît-il. Comment moi, qui suis *bébé*, vais-je arriver? Si mon bon Jésus désire m'avoir là, il saura bien trouver les moyens, n'est-ce pas? Je désire toujours bien

connaître ce qu'est la vraie vie religieuse, car je ne la connais pas assez, et celle-là a été une des grâces que j'ai demandées à ma sainte Mère pour sa fête. Le saint abandon, se laisser faire: oui, c'est dur pour la pauvre nature, mais il y a quelque chose de bon pour le cœur, si je puis m'exprimer ainsi.

Et comme le carême approche, elle termine par ces mots:

Je veux essayer, pendant ce saint temps, de suivre mon divin Sauveur autant qu'il me sera possible, et de compatir à ses souffrances. Après avoir demandé avis à notre maîtresse, je prends pour pratique: la simplicité, demander mes permissions.

A Pâques, je reçus ces lignes, datées du 4 avril (1932):

J'ai passé la sainte quarantaine de mon mieux, ainsi que la semaine sainte; mais ce n'est pas comme l'année dernière: je n'ai pas

goûté ces jours saints... Autrefois, j'étais bien une enfant gâtée... à présent, ce n'est plus pareil...

Ceci est une allusion à l'habitude que, soit ses maîtresses, soit moi-même, avions eue précédemment de l'appeler souvent « enfant gâtée du bon Dieu ». Mais le cri du cœur n'en éclate pas moins dans ces mots qui suivent: « Dieu soit béni! je suis heureuse comme cela! »

Quand il m'est arrivé, à diverses reprises, dans les moments où j'ai pu lui parler de vive voix de ses peines intérieures, de lui poser cette question: « Si Jésus vous affirmait que cela lui est égal de vous faire passer par ce chemin, ou par celui des consolations, et qu'il vous laissât le choix, qu'est-ce que vous préféreriez ? » sans retard et sans hésitation, la réponse arrivait, toujours la même: « Je choisirais ce que j'ai. »

Le temps qu'elle avait passé à l'hôpital n'étant que de vingt-cinq jours, il suffisait que cette période fût suppléée, après l'année entière à dater de sa vêtue, pour qu'elle pût ensuite faire profession. Dans le courant du mois de

mai, sa maîtresse me laissa entrevoir qu'en effet il en serait ainsi. Elle la trouvait très bonne, mais très timide, et se demandait si elle n'était pas un peu renfermée en elle-même, si elle n'avait pas un certain besoin de s'ouvrir... Je répondis que je croyais savoir ce qu'il en était; et que, avec la permission de la révérende Mère Supérieure et de la Sœur Maîtresse, je pourrais sans doute lui rendre service en continuant à lui écrire. La Sœur Maîtresse m'assura que je n'avais pas à hésiter. Je lui écrivis donc, l'engageant à bien s'ouvrir à moi, si elle le voulait, et ajoutant qu'elle savait d'avance que, de tout mon cœur, je ferais tout ce que je pourrais pour l'aider. La lettre que je reçus alors d'elle, datée du 24 mai, me semble indiquer un accroissement profond de ses souffrances et du travail intérieur qui continue de s'accomplir en elle. C'est la première d'un caractère aussi accentué, le même accroissement devant se manifester de plus en plus, soit dans ses lettres, soit dans les entretiens que la bonté de Dieu nous ménagerait dans la suite.

Elle commence par s'excuser de son retard à m'écrire; et, parlant de divers travaux qui lui sont confiés:

Moi, dit-elle, il me faut du temps; je veux tout faire de mon mieux, parce que je veux le faire pour Jésus.

* Vous l'avez deviné: je me trouve seule... Je ne sais pas si vous me comprendrez, je ne sais pas m'expliquer...

L'oraison m'est pénible, il y a quelque chose qui me fait souffrir...; j'y vais, parce que je regarde la cloche comme la voix du bon Dieu, qui m'appelle... Après la lecture du point, j'essaye de me mettre en présence du bon Jésus, après avoir invoqué l'Esprit-Saint, la Très Sainte Vierge, mon bon ange, car je vois mieux, je connais mieux mon impuissance, comme je ne suis rien et ne puis rien par moi-même, et que, s'il peut y avoir quelque chose de bon en moi, ce n'est que de *Jésus seul* que cela vient... Oui, je comprends, je reconnais mieux cela. Mais, mon Père, je ne suis pas capable de fixer mon esprit: je suis plus portée à la distraction qu'avant. J'ai beau essayer, je ne suis pas capable de retenir une pensée de la lecture du point, rien ne vient, et cela me *fatigue*. Je ne dors pas pendant ce temps. Je ne puis pas lever les yeux vers le bon Dieu, c'est comme si j'étais écrasée, repoussée. Je suis seule...; oui, en quelque sorte un mur...; des fois c'est comme si j'étais loin, et puis comme si j'étais près...; je veux et je ne puis pas...; il y a quelque chose qui monte en moi: j'ai soif, je cherche, je

souffre!... J'essaye de rester auprès de la Croix, de dire à mon Sauveur que je suis avec lui, que je l'aime, que je ne désire que sa sainte volonté, que je suis contente de lui, mais le mot « maudit » se mêle en quelque sorte à tout ce que je dis. J'ai peur de faire de la peine à Jésus, je ne veux pas; et tant qu'il n'y a pas de volonté, il ne peut rien y avoir de mal, n'est-ce pas, mon Père ?

La Sainte Communion ne me dit rien. Souvent je me demande: Est-ce que j'aime vraiment Jésus ? Je suis si indifférente, si peu sensible à tout cela... Pourtant je comprends mieux: Jésus descendre dans un petit morceau de pain, quel amour ! Je comprends mieux toute la grandeur de ce sacrement, la puissance, la miséricorde, l'amour de Jésus. Pourquoi suis-je si froide ? La Sainte Communion me fait souffrir parce que je ne me sens pas préparée. D'autres fois, il y a quelque chose qui me dit que Jésus n'est pas là... Je me demande si mes communions valent. J'y vais, parce qu'à la parole de Dieu, je crois qu'il est là, et que je veux devenir meilleure.

Toute la journée je cherche, il me manque quelque chose. Il y a des jours où tout me dégoûte, tout m'ennuie. Mon office, le soin des tuberculeuses, me répugne, m'impatiente des fois, mais je suis heureuse d'y aller, et d'y

rester tant que je serai nommée là, parce que c'est là que Jésus me veut, et tout ce que je désire, c'est sa sainte volonté, lui faire plaisir... J'essaye d'être bonne et de tout faire par amour. Souvent je dis à la Très Sainte Vierge: aidez-moi, bonne Mère, je veux travailler, en union avec vous, pour Jésus; soutenez votre pauvre enfant...

Mon Père, si je ne suis pas patiente, il me sera difficile d'être charitable, n'est-ce pas? C'est dur, des fois: la nature veut, et la volonté ne veut pas... Je me sens découragée, je suis tentée de tout abandonner des fois. Dans ces moments, je regarde en arrière, et vois tout ce que Jésus a fait pour moi, cela me donne de la confiance, cela relève mon courage, je suis plus forte; malgré tout, je sens la paix dans mon cœur... du bonheur... Rien de débordant, par exemple. Ici, je veux vous dire que les grandes fêtes de l'année, je constate bien que je les ai comprises davantage, que je puis mieux les pénétrer et les faire passer dans ma vie, d'une manière plus pacifiante... Des fois, assez souvent, c'est comme si j'étais dans... sous une autre atmosphère... je cherche... il y a un vide dans mon cœur, rien sur la terre qui puisse me consoler. Je ne suis pas « *pareille* », je vois mieux tout le rien de ce qui passe..., je voudrais quelque chose de plus haut... La souf-

france, le sacrifice, l'abnégation, tout ce qu'il y a d'humiliant, je trouve cela beau, grand,... j'aime...

Le grand jour approche: j'ai hâte... Moi, épouse de Notre-Seigneur...! Mais j'ai... il me semble que je suis une charge pour les autres, que je ne pourrai jamais rendre service..., c'est drôle, je sens cela. J'ai peur de n'être pas acceptée; la pensée du monde me fait peur... Ah! s'il me fallait retourner dans ce misérable monde. Mon Père, si vous saviez comme ce pressentiment me fait mal, surtout dernièrement. Père, je pleure en écrivant ces lignes. C'est dur, la vie religieuse, par temps: je l'aime et je veux marcher. J'ai résolu de tout faire par amour: mes pas, en union avec ceux que faisait Petite Thérèse, par amour pour Jésus, manger, dormir, non à cause du plaisir que j'y trouve, mais par obéissance, par amour. Je ne peux rien faire de grand; mais ce que j'ai fait hier, ce que je dois faire aujourd'hui, ce que je dois faire demain, je veux essayer de le faire mieux et par pur amour pour Jésus. J'ai peur de devenir moins fervente, car il faut que je réagisse souvent; tout ne me dit rien.

Ah! mon Père, des fois je me sens tellement seule, abandonnée; de mon cœur ces mots partent tout seuls: Mon Jésus, pourquoi?... Et en quelque sorte écrasée, je vais me jeter

en esprit dans les bras, dans le Cœur de celui pour qui j'ai tout quitté, je lui dis que je l'aime, et que je veux ce qu'il veut; que j'accepte tout en expiation de mes péchés et de ceux de mes frères. Oh... que c'est dur pour la pauvre nature!

Je sais bien pourquoi le bon Jésus agit ainsi: je suis si peu ce que je devrais être... plus cela va, plus je vois mon infidélité, mes défauts, mes imperfections, il me semble que je recule au lieu d'avancer... Je voudrais ne jamais avoir fait de la peine au bon Dieu... Des fois, j'ai peur de ne pas comprendre, de ne pas profiter de ses grâces; de là, j'ai recours à ma sainte Mère, la suppliant de ne pas laisser la main de sa pauvre enfant.

... Je compte sur *Jésus seul* pour tout; j'ose croire qu'il aura pitié de moi, et que je verrai ce jour où je serai toute à lui...

J'avoue que je ne partageais guère les craintes de la petite fiancée de Jésus au sujet de son admission à la sainte profession. Lors même que je n'eusse pas eu connaissance des sentiments de la communauté à son endroit, je n'eusse gardé aucun doute sur ce point que Jésus la voulait, et l'aurait à lui. Je ne fus

donc pas surpris, une semaine plus tard, de recevoir ces quelques lignes, courtes mais expressives :

1^{er} juin

Mon Père, je vous arrive dès ce soir, pour vous annoncer la grande, la bonne nouvelle; vous faire part de mon bonheur. Quelle joie, mon Père: que je suis contente... est-ce possible? Moi, devenir épouse de Jésus... Oui, mon Dieu, que vous êtes bon! Veuillez, s'il vous plaît, m'aider à remercier ce bon Maître de tant de grâces; que j'y corresponde, et que je sois une sainte religieuse; que par ma *fidélité* et *mon amour*, je puisse le consoler et réparer les outrages qui lui sont faits. Le monde devient si méchant...! merci, mon Dieu, de m'en avoir retirée...

La cérémonie était fixée au 2 août, jour de la clôture de la retraite annuelle des religieuses. Mon révérend Père Prieur voulut bien me permettre de m'y rendre, et S. Exc. Mgr Chiasson, que je saluai d'abord à Chatham, eut la bonté de me dire qu'il m'avait expressément délégué pour recevoir en son nom les vœux de celle que lui-même daignait appeler « mon enfant ».

Arrivé à Tracadie dans l'après-midi du dimanche 31 juillet, je ne tardai pas à connaître l'opinion des sœurs de la future professe à son sujet. Voici les paroles mêmes de l'une d'elles, qui reproduisent bien tout ce qu'alors, et depuis, les autres m'en ont répété.

« Sœur Fontaine a été une bonne postulante, une fervente novice: elle sera une parfaite religieuse. »

Je n'ai point de détails à donner sur la cérémonie même de la profession: ce seront plutôt les conversations que nous eûmes ensemble, les jours suivants, qui feront connaître dans quelles conditions Sœur Fontaine fit le don d'elle-même à son Bien-Aimé. Je note seulement que je fus frappé par le regard qu'elle jeta sur la Sainte Hostie, que je tenais devant elle, au moment où elle allait prononcer ses vœux.

Je pus rester à Tracadie une douzaine de jours après la profession. La Sœur Maîtresse, comprenant le besoin que Sœur Fontaine pouvait avoir de s'ouvrir à moi de son état d'âme, voulut bien nous permettre d'avoir chaque jour, au parloir, un bon entretien. Ce ne fut pas du temps perdu...

Tout d'abord, je voulus savoir où elle en était de ses souffrances intérieures, et dans quelles conditions elle avait fait sa profession.

La retraite tout entière, qui avait précédé le grand jour, n'avait été qu'un véritable martyre. Le sentiment de l'abandon de Dieu, la tentation contre la foi, la torturante pensée qu'elle n'était pas à sa place, tout était monté à un véritable paroxysme. Et quand elle s'était couchée sous le drap mortuaire, ce lit nuptial des épouses du Christ, où tant d'autres sont inondées de consolations, elle n'avait pas cessé de se sentir repoussée, et d'entendre une voix qui lui disait : « Non, je ne veux pas de toi. » Et tout ce qu'elle put faire fut de répondre : « Jésus, vous avez dit que vous aimez ceux qui vous aiment ; alors vous m'aimez, car moi, je vous aime. » Elle se releva, et bientôt ce fut le moment des noces mystiques. Elle jeta sur la Sainte Hostie le regard que j'ai mentionné, et prononça ses vœux. Et comme je lui rappelais ce regard, elle me répondit : « Oui, j'ai dit à Jésus : C'est bien vous qui êtes là ; mais au fond de moi-même, c'était comme si je n'y avais pas cru. » Certes, elle y croyait, et l'acte

de foi, comme tous les autres, n'en fut que plus héroïque de la part de cette enfant, qui, sans consolation aucune, se donna à son Jésus « par pur amour ».

Une fois renseigné sur les sentiments qu'elle avait éprouvés lors de sa profession, je voulus revenir en arrière, et pénétrer autant que possible dans son âme. Il me semblait nécessaire, pour pouvoir la conseiller encore, alors que je la voyais parvenue à pareille hauteur, de la connaître de plus en plus à fond. Puis, qui m'en blâmerait ? C'était un si grand bonheur pour moi de trouver tant d'héroïsme et d'amour divin dans celle à qui de tels liens me rattachaient, que tout m'invitait à mettre à profit cette occasion de m'édifier de plus en plus à son contact.

Ce fut donc une pleine description de son état intérieur. « Jésus l'avait vraiment prise au mot, et lui avait accordé ce qu'elle-même avait demandé. » Mais qu'était-ce donc qu'elle avait ainsi demandé ? Quand elle me l'eut appris, je voulus avoir par écrit une explication de ce qui s'était passé, et voici ce qu'elle me remit.

En repassant en esprit les souffrances, la passion, l'amour de Jésus pour nous, je me suis sentie comme attirée... : un besoin de souffrance... ; surtout j'aimais. Alors je lui ai dit tout simplement : Mon Jésus, qui avez tant souffert pour moi, pauvre petit rien, je vous aime de tout mon cœur... Puis-je faire quelque chose pour vous consoler ? Prenez-moi, Jésus... je me donne à vous : faites, faites de moi tout ce que vous voudrez. Je vous aime, ô Jésus, et je veux souffrir avec vous, pour vous. Gravez dans mon pauvre cœur un véritable amour, un amour pur, constant, persévérant... Tout pour votre plus grande gloire et le salut des âmes... Amen...

Quand cela s'était-il passé ? Elle ne pouvait se souvenir au juste. J'insistai :

« Comment avez-vous pu faire une chose pareille sans demander avis, sans m'en parler auparavant ?

— Je ne sais pas : je n'aurais pas eu le temps, je sentais qu'il fallait que je le fasse.

— Mais vous étiez libre cependant ?

— Oui, je sentais bien que j'étais parfaitement libre, mais il fallait que je le fasse. »

Elle m'avoua d'ailleurs qu'elle ne s'était pas attendue à ce genre de souffrance, dont elle n'avait pas l'idée. Elle avait pensé qu'elle aurait à supporter quelque maladie, ou autre chose du même genre.

« Alors, demandai-je, regrettez-vous ce que vous avez fait ?

— Le regretter... ! Mais, je le répète tous les jours à Jésus, et plusieurs fois par jour. »

Chose digne de remarque : les mots même de cette offrande, qu'elle avait pourtant prononcés sans aucune préparation, tels qu'ils s'étaient offerts au moment même, à ses lèvres, ne sortirent plus jamais de sa mémoire. Elle les redit toujours tels qu'elle les avait dits alors, sans que le plus petit détail en fût jamais changé ; elle-même me fit connaître plus tard cette particularité.

Nous parlions un jour des fautes contre la règle, et même des manques de correspondance aux moindres inspirations de la grâce. Cette question la préoccupait beaucoup, et à chaque instant elle revenait sur ce qu'elle appelait des « infidélités à la grâce ». Il s'agissait, en réalité, de ces motions intérieures de l'Esprit-Saint, montrant plus ou moins de perfection dans

telle ou telle manière d'agir, plutôt que dans telle autre: et cela dans de tout petits détails. Comme je lui disais qu'au moins il ne pouvait pas y avoir de péché en cela, et qu'il n'y avait vraiment pas de quoi se préoccuper, elle poussa une véritable exclamation: « Mon Père, c'est beaucoup pour Jésus! » Mot qui montre bien encore ce qu'elle pensait de la perfection, et comment elle la recherchait.

Ce fut durant ces jours qu'elle mentionna pour la première fois ce qu'elle appelait « ses deux vies », auxquelles j'ai déjà fait allusion, et dont plus tard elle donnera l'explication plus détaillée. Quant à la Sainte Messe, voici seulement ce qu'elle m'en dit.

« Je ne trouve de consolation en rien: l'office, l'oraison, la Sainte Communion, rien. Pourtant, la Sainte Messe: ah! cela, c'est différent. Tous les jours c'est nouveau; tous les jours j'y trouve quelque chose que je n'avais pas trouvé encore. » Cette consolation même devait lui être bien mesurée dans la suite, et le temps viendrait où le Saint Sacrifice, lui aussi, serait pour elle l'occasion d'actes de foi et d'amour de la volonté seule, alors que le démon lui soufflerait à l'oreille des doutes et des révoltes.

Enfin, plus que jamais jusqu'alors, je fus, durant ces jours, mis au courant de l'intimité de sa dévotion envers la Très Sainte Vierge, qu'elle aimait à appeler de ce nom: sa « Toute Bonne ». Comme je lui demandais de prier pour moi, pour une certaine intention:

« Eh bien, répondit-elle, je prierai la Très Sainte Vierge, et elle vous obtiendra cela de Jésus.

— Alors, dis-je, c'est toujours par la Sainte Vierge que vous allez à Jésus ?

— Toujours; je vis toujours avec elle. En récréation, pendant le travail, partout: ce que je fais, je le fais toujours avec elle, pour Jésus. Elle est toujours là, à côté de moi.

— Vous ne demandez donc jamais rien directement à Jésus ?

— Non: c'est toujours par elle. »

Une de ses confidences encore à ce moment fut celle-ci, sur laquelle elle eut à revenir plusieurs fois dans la suite:

« Je commence à éprouver quelquefois des craintes de la mort; non pas du jugement, mais de la mort elle-même. »

Je lui citai le mot de Mgr Gay: « L'essence même de l'état religieux consiste à reproduire

en nous, et à imiter, autant qu'il est possible, les états intérieurs de Jésus. » Or, dans son agonie, Jésus a voulu ressentir la frayeur de la mort: *coepit pavere*; et si, par conséquent, il l'invitait à le suivre là aussi, elle devait en profiter pour adorer sa sainte crainte, s'y unir et conformer son abandon à celui de Jésus-Christ. Quel serait son genre de mort ? Je ne lui cachai pas que peut-être, à l'heure suprême, son divin Époux la conduirait par le chemin terrible où il a voulu passer lui-même.

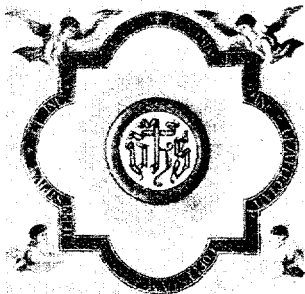
« En tout cas, répondit-elle simplement, il sera toujours avec moi. »

Et comme revenant à la pensée que peut-être ses épreuves dureraient de longues années, peut-être, au contraire, Jésus l'appellerait bientôt à lui, je lui demandais ce qu'elle préférerait :

« Comme il voudra », fut encore sa seule réponse.

Ces jours passèrent bien rapides. Avant de la quitter, je lui fis promettre de m'écrire, sans aucune espèce de gêne : pas de phrases, rien que la plus grande simplicité. Je lui dis de mettre de temps en temps sur le papier, quand elle en éprouvait le besoin, quelques mots sur l'état

de son âme, de manière à me les envoyer quand elle le voudrait. Sans attendre son premier envoi, je lui écrivis moi-même, lui posant certaines questions sur des points dont nous avons déjà parlé, car c'était durant nos entretiens de ces jours que l'idée m'était venue d'écrire cette relation de ce que je savais d'elle. Sans lui en rien laisser soupçonner, je lui avais demandé de me rendre les notes et les cahiers qu'elle m'avait confiés autrefois. Elle le fit très simplement, pensant que c'était pour moi seul; la Providence a permis que j'aie pu les garder définitivement.



TABLEAUX PEINTS PAR SŒUR MARIE-ANNE FONTAINE
pour l'église des Pères Franciscains de Tobique (N.-B.)

Extraits de lettres

*(Septembre 1932 — Août 1933)**6 octobre 1932*

Je n'ai pas été capable de vous envoyer la longue lettre que je vous avais promise; j'ai été très occupée, et à présent j'ai un gros travail en peinture ¹, qui va me tenir occupée probablement jusqu'à Noël, sinon plus... J'ai déjà offert tout mon travail à Dieu, et je veux l'aimer et le lui dire autant de fois que j'aurai à faire de petits coups de pinceau sur ces toiles. Quand cela vient me distraire pendant la prière, l'oraison, je répète à Jésus cette simple prière: « Je vous aime, ô mon bon Jésus, et je voudrais vous le dire autant de fois..., etc. »

6 octobre

Quelle journée, Seigneur! J'ai pleuré au pied de votre tabernacle, mais au fond de mon cœur, je vous ai toujours dit: « Mon Dieu, tout ce que vous voudrez. Donnez-moi la force d'âme

*
9

1. Il s'agissait de trois tableaux destinés à l'église de Saint-Pascal-Baylon, l'une des missions sauvages des Pères Franciscains de Tobique (N.-B.). Sœur Fontaine y mit à la fois son art et sa piété, et réussit à faire quelque chose de très beau.

qui m'est nécessaire afin que j'accomplisse toujours votre sainte volonté!

Je n'ai jamais autant senti cette solitude, ce délaissement intérieur... : comme suspendue entre le ciel et la terre. Au ciel, rien qui m'attire, je ne vois rien, je ne comprends rien; sur la terre, rien qui me console... je suis seule. Il me semble qu'entre mes Sœurs et moi, il y a comme un éloignement... Rien ne me réussit: tout est, en quelque sorte, tout arrive, même les choses, contre moi. Et puis,... des moments de jalousie à combattre, d'impatience, de découragement. Je suis tentée de tout laisser là, de ne plus parler de rien à personne... Mais, mon Dieu, vous savez, je ne veux pas cela. Je vous aime, et je veux vous faire plaisir en tout. Et puis, ce n'est pas votre volonté. Rendez donc mon cœur semblable au vôtre!

7 octobre

Aujourd'hui anniversaire de mon « *Veni Creator*¹ ». Merci, mon Dieu, de m'avoir retirée de ce misérable monde, dont la seule pensée me fait peur, et de m'avoir choisie parmi tant d'autres, qui vous avaient beaucoup moins offensé que moi, et qui vous aimaient davantage. J'aurais voulu, en ce jour, prolonger ma visite au chœur, et rester au moins un quart

1. « *Veni Creator* », l'entrée au postulat.

d'heure avec Jésus, afin de lui prouver mon amour, mon attachement. Mais je fatiguais, je souffrais en présence du Saint Sacrement. C'est comme si je n'avais pas de foi, pas d'espérance. Il y a des moments où mon âme est comme saisie de crainte, d'angoisse; je me demande où j'en suis, c'est comme si je ne savais plus où je vais. Alors je crie: « Seigneur, malgré tout, je crois en vous, j'ai confiance en vous. Quand bien même je ne sens pas votre divine présence, je sais que vous êtes là, avec moi... » Et d'où vient donc cette force, qui, en quelque sorte, me relève, si ce n'est de mon bon Jésus? Ah! non, je ne crains rien; mais je voudrais être bonne, bien bonne, pour Jésus seul!

Aujourd'hui, j'avais promis à mon Jésus d'être fidèle à la grâce, et de ne rien lui refuser. Elle est venue cette grâce, m'invitant à laisser tout de suite mon ouvrage pour me rendre là où il m'attendait. Mais, misérable que je suis, sous prétexte de ne pas perdre un peu de peinture, j'ai étouffé cette voix et continué de peindre. Ah! je le regrette encore, car je sais que cela a attristé le Cœur de mon Jésus!

12 octobre

Notre bonne maîtresse vient de me remettre votre lettre... Oui, le bon Jésus me voulait ici, dans cette communauté, et comme il a bien

su arranger les choses! Il a travaillé dans ma pauvre petite âme comme en cachette, et, peu à peu, je me suis sentie transformée, je ne me reconnaissais plus. Je voyais les choses d'une tout autre manière, j'aimais tant à prier, à entendre parler du bon Dieu!... En vacances, je m'ennuyais, même au milieu des miens, car Jésus, qui était venu comme au-devant de moi, me manquait, quoiqu'il soit partout. Je n'ai rien fait, c'est Jésus qui a tout fait en moi. Il est venu me chercher comme par la main, juste au moment où j'allais en quelque sorte m'égarer — à Acadieville —; je n'ai eu qu'à me laisser faire. Ah! qu'il a été bon pour sa pauvre petite créature! aussi je veux aimer Jésus, et l'aimer en souffrant, tant qu'il le voudra, et de la manière qu'il le voudra, et aussi longtemps qu'il le voudra: plus je souffrirai, plus j'aimerai... Ah! oui, j'aime la souffrance pour Jésus!

La méditation est toujours plus pénible. Aucune réflexion possible, aucun sentiment, aucun goût sensible; comme seule dans un grand désert, et abandonnée, rejetée. Et dans mon cœur, toujours ce désir ardent de quelque chose de bien haut. Je voudrais, en quelque sorte, escalader ce mur, pour m'élancer vers cet objet que je ne vois pas, que je ne sens pas, mais que je sais réel. — Jésus, dont le seul nom me fait souffrir!... La Sainte Communion: toujours

aussi froide, indifférente...; aucun attrait pour m'y rendre...; pourtant Jésus, mon « Époux », Il est là!... En me rendant à la Sainte Table, je répète dans mon cœur ces paroles: Mon Jésus, vous êtes là, je le crois..., et à qui irais-je ? Je vous aime, venez, et rendez mon cœur semblable au vôtre. Je souffre, Jésus, mais c'est pour vous! C'est vous que je veux! venez remplir le vide que vous avez fait dans mon cœur. Après la sainte communion, quoique je ne sente absolument rien, je tâche, du mieux que je puis, d'adorer, d'aimer Jésus en moi, de me pénétrer de ses paroles. Je sens grandir en moi l'amour de la souffrance: souffrir pour Jésus, avec lui, c'est comme une jouissance.

Je lui avais demandé si elle pourrait préciser quelle était au juste la vraie cause, la vraie nature de ses souffrances. Elle continue:

Je vous avais parlé de *deux vies*; oui, toujours il y a en moi comme deux vies, deux occupations, deux parties. Partout, même au milieu de mes occupations, en récréation, à l'exception d'une dizaine de minutes par jour, — des fois plus, d'autres fois moins, — c'est comme si je gardais la présence continuelle de

Jésus, de ses souffrances, de sa vie; même des fois, il y a plus que cela: je me sens comme emportée, recueillie; je voudrais, mais il y a quelque chose qui me retient... D'autres fois, quand ces deux vies sont en quelque sorte fortes en moi, je souffre, car un désir me pénètre... et toujours retenue. Non, ce n'est certainement pas mes souffrances qui m'occupent, me pèsent; je suis résolue, et même heureuse de les porter pour Jésus! La cause exacte de mes souffrances?... Le sentiment de répulsion en est une, mais ce n'est pas précisément celle-là. Le vide que je sens dans mon cœur, cherchant partout et ne trouvant pas, en est une *grande*; surtout ce *désir*, cette *soif*, qui en quelque sorte me pénètre...; la possession de Dieu! ah! voilà ma souffrance! quand est-ce que je pourrai vous posséder et vous aimer?

Mon Dieu! que de changements dans mon âme depuis quelque temps! Je me vois si petite, si impuissante, et je voudrais tant aller bien haut!...

Oui, je crois qu'il est vrai de dire que depuis deux ans à peu près, sauf le jour de ma prise d'habit, je me suis sentie seule, abandonnée, impuissante, incapable de prier... Au sujet de la grâce, je désirerais, j'aimerais promettre à Jésus, comme sous forme de vœu, de ne jamais manquer d'être fidèle aux mouvements de la

grâce. Cette pensée me vient souvent, mais je suis si faible pour promettre une pareille chose à Jésus! A la moindre occasion, dans les moindres petites choses, toujours il y a cette voix intérieure qui me dit: « C'est mieux de faire comme cela;... ce serait plus parfait d'agir autrement... La moindre action, la plus obscure, faite pour mon amour, devient bien grande. » Toujours il me faut travailler, car il y a un côté, une partie, qui veut, et l'autre qui ne veut pas.

17 octobre

Aujourd'hui, qu'ai-je fait? Mon Dieu, je vous ai désobéi! L'intention de notre maîtresse était que j'aie travaillé à mes peintures à l'Académie, et je n'y suis pas allée...

Et ce soir! voyez, Jésus, comme je ne suis rien par moi-même; je ne suis capable que de vous faire de la peine. Quand notre maîtresse est venue me demander le résultat de ma journée, je lui ai répondu de manière qu'elle ne puisse pas savoir si j'y étais allée ou non... Elle avait le droit de savoir... Pardon, bon Jésus! et encore une fois, ayez pitié de ma faiblesse! Je vous ai fait de la peine... j'ai attristé votre Cœur... je réparerai. J'irai trouver notre maîtresse avant de me coucher et je lui dirai tout. On ne joue pas avec le bon Dieu!

18 octobre

Il m'en a coûté, mais j'ai fait ce que j'avais promis à mon Jésus.

.....

.....

3 janvier 1933

J'ai lu la petite vie de Mère Sainte-Cécile de Rome... Moi aussi, je voudrais donner à Jésus beaucoup d'âmes... Je voudrais que toutes celles qui sont sur la terre l'aiment. Pour cela, toute mon occupation le jour, c'est de faire tout de mon mieux, et tout ce que je fais, je le fais pour lui, pour lui plaire, pour sa gloire, et je voudrais faire plus encore, uniquement pour son plaisir, parce que je l'aime... Je ne dis pas cela pour me glorifier, mon Père; oh! non. Je connais trop bien ma misère, mon néant...; je sais bien, je constate bien que, sans la grâce de Dieu, je ne puis rien, pas même avoir une bonne pensée. Mon Dieu, faites-le-moi bien connaître davantage.

12 janvier

Depuis quelque temps, le matin, ma prière est celle-ci: Mon Dieu, soutenez ma force, animez mon courage, soyez vous-même ma lumière. C'est pour vous tous les moments de cette journée; je veux que tout en moi vous dise

que je vous aime... Je me sens si fortement découragée... Mon Père, il me semble que tout est perdu, que je ne peux pas envisager une journée. Ainsi je m'applique à penser seulement au présent, au moment présent : faire tout ce que Jésus demande de moi dans le moment, en union avec Marie, ma Toute Bonne, pour plaire à Jésus. Le soir, en baisant longuement notre Crucifix, je dis : Mon Dieu, j'abandonne à votre amour cette journée qui vient de s'écouler, et je vous consacre cette nuit... Je veux dormir, non pour ma propre satisfaction, mais pour votre gloire, parce que c'est vous qui voulez que je sois couchée à ce moment. Je veux dormir en esprit d'obéissance, d'humilité, sur votre Cœur, c'est-à-dire en votre amour. Marie, ô ma Mère, présentez à Jésus tous les battements de mon cœur, toutes mes respirations, comme autant d'actes, d'élan d'amour pour sa gloire...

15 janvier

Les moments où je perds la présence de Dieu, c'est quand je me laisse aller à des mouvements qui me sont trop naturels, et aussi quand je suis un peu surchargée d'ouvrage. J'agis avec trop d'empressement, ce qui ne va pas plus vite, — et qui me fait perdre la présence de mon Jésus. Cela n'arrive pas aussi souvent à présent, mais je voudrais détruire cela complètement.

Pour la fidélité aux mouvements de la grâce, j'ai pris cela comme sujet d'examen particulier, et je mets toute mon énergie pour y être fidèle coûte que coûte... Samedi commencent les exercices pour la rénovation des vœux. Je suis contente, mais qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps-là ? Je voudrais tant rendre, donner à Jésus tout ce qu'il attend de moi... Je veux renouveler mes saints vœux avec toute la foi et la ferveur possible, je désire correspondre à toutes les grâces, à toutes les avances de mon cher Jésus, pour sa plus grande gloire et le salut des âmes.

8 février

Je vous remercie beaucoup des quelques paroles que vous m'avez envoyées à l'occasion de la rénovation des saints vœux¹, que j'ai faite pour la première fois. Je n'ai pas été capable d'assister à aucune instruction, et j'ai renouvelé mes chers vœux au lit. Oui, pour la première fois, ç'a été un gros sacrifice, mais c'est mon Jésus qui le voulait ainsi.

Je n'ai pas senti de renouvellement ; et cela m'était pénible de voir mes sœurs comme remplies d'une ferveur nouvelle, et moi, toujours dans la même froideur. Mon Dieu, ayez pitié

1. La rénovation solennelle des vœux se fait toujours, dans tout l'Institut des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, le 23 janvier ; elle est précédée d'un triduum préparatoire.

de votre petit rien, qui veut tout faire par pur amour, à cause de vous seul, pour votre plus grande gloire.

10 février

Souvent je me surprends à m'entretenir avec mon frère. Je lui dis, comme s'il était tout près de moi, d'être bon pour papa, maman, d'avoir soin de donner toujours le bon exemple à ses petits frères et sœurs. Je demande à Jésus de mettre un peu d'amour dans son cœur; car quand on aime on ne veut pas faire de peine. Aussi je demande souvent à ma petite sœur du ciel, la petite sainte Thérèse, de se faire mon interprète auprès de lui.

D'autres fois, mon Père, je vois mes chers parents disparus..., et ces pauvres petits êtres... du moins, si j'étais chez nous, je pourrais en avoir soin, les consoler... Je ne veux pas y songer, cela me fait mal. Je dis à Jésus, dans ces moments: C'est pour vous seul que je suis ici, c'est bien vous qui m'y avez conduite; s'il vous plaît, ayez soin des miens. Après tout, il arrivera ce que le bon Dieu voudra, et ayant dit cela, je m'abandonne à sa sainte volonté. C'est tout de même étrange, mon Père, mais quand je pense à chez nous, je trouve cela plus dur que quand je suis partie... Ce n'est pas que je regrette ce que j'ai fait; ah!... non: pour Jésus on n'en fait jamais trop.

13 février

Quand j'étais malade, notre Mère est venue me voir, et elle m'a fait bien souffrir. Avec un air mécontent, elle m'a dit: « Otez-moi ce que vous avez attaché là, sur votre oreiller. » Je n'ai pas compris sur le moment de quoi il s'agissait, et la regardant d'un air triste, je lui ai dit simplement: « Notre Mère ? » Alors elle me dit de nouveau: « Donnez-moi cette relique ¹. » Ah! que cela me coûtait de m'en séparer... mais par obéissance, je l'ai détachée et la lui ai donnée. Une semaine s'est écoulée, et elle me manquait bien, notre sainte relique, aussi c'est bien en pleurant que je l'ai donnée à notre Mère. Le dimanche, je suis allée la demander; elle me l'a remise avec un bon sourire. Je l'aime notre Mère...

16 février

Je ne sais pas où j'en suis ce soir, je sens dans mon cœur de l'ennui, du dégoût, une sorte de crainte pour l'avenir; je me sens seule, et mon cœur se serre. Plus que jamais, il me semble que tout est perdu;... que tout est misère et folie... Pourquoi tant d'attention ? Je n'avance toujours pas et je retombe toujours. Pourquoi me surveiller ainsi tout le jour, et parfois même la nuit ? ce qui est souvent bien

1. Un cheveu de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que j'avais réussi à lui procurer.

crucifiant. Ah... c'est parce que je vous aime, mon Dieu...

D'un autre côté, je sens ma volonté plus attachée à Jésus, à mon devoir, et à faire, dans le moment présent, tout ce qu'il y a de plus parfait, coûte que coûte. Cela; c'est comme un besoin; non à cause du plaisir que j'y trouve; non, tout m'ennuie, me fatigue, mais seulement parce que je veux prouver à Jésus que je l'aime. Par exemple, aujourd'hui, c'est mon jour de garde dans la salle Sainte-Famille. Cela m'ennuie, je n'aime pas cela; autrefois c'était un plaisir. Mais peu importe, je me dis: J'irai gaiement, parce que c'est mon devoir, votre volonté, et je ferai tout de mon mieux, à cause de vous seul, parce que je vous aime.

17 février

Ce matin, à la Sainte Messe, je n'ai, pour ainsi dire, pas prié: j'ai regardé l'autel. Ah... mon Père, comme c'est dur par moments... tout est comme voilé, je ne vois rien, je ne comprends rien, et je souffre. Il y a quelque chose qui essaye de me détourner en me disant: Tu perds ton temps... des misères... Jésus n'est pas là... un petit morceau de pain, et rien que cela... Je ne sais quelle force surnaturelle me retient. A la consécration, je ne savais plus quoi dire, quoi demander. Comme une aveugle, je me suis jetée dans le Cœur de mon Jésus

qui est là, malgré tout, en lui disant: Mon Dieu... tout ce que vous voulez... je sais que vous êtes là; je ne comprends rien, vous le voyez, bon Jésus, mais peu importe: je crois à votre parole et je vous aime...

... Quand est-ce que je serai toute à Jésus ?

... Demandez pour moi à Jésus un peu de son humilité. Souvent je répète cette invocation, qui me semble renfermer toutes les vertus: « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. »

23 février

Pour ce qui est de la fidélité aux mouvements de la grâce, j'y manque encore deux ou trois fois par semaine. C'est dans des petites choses, mais rien n'est petit au service du bon Dieu, et je voudrais tant ne rien faire qui puisse tant soit peu lui déplaire, et mettre obstacle à sa sainte volonté en moi...

Le saint temps du carême va bientôt commencer. Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour consoler Jésus pendant ces jours ? Rien d'extraordinaire, il me semble. Je vais m'appliquer davantage à voir, dans tous les petits accidents fâcheux et humiliants, la main de mon Jésus, et je la baiserais avec joie, surtout avec amour... Au réfectoire, je prendrai tout ce qu'on me présentera, sans y ajouter aucun assaisonnement. J'ai fait cela tout le temps de mon

postulat ; à présent, je commence à me relâcher : je vais me reprendre pendant ce saint temps. Cela ne fait aucun tort à ma santé, n'est-ce pas, mon Père ?

Vous dites que vous n'épargnez pas votre petite Sœur : je ne serais pas contente si vous agissiez autrement. Je veux que vous me disiez tout, et que vous ne laissiez rien passer. Des louanges, des gentillesse... ah!... à quoi cela pourrait-il bien me servir ? A enflammer le feu de mon orgueil...

Un intervalle de trois mois sépare ces lettres de la suivante. Pendant ce long espace de temps, je me figurai bien que l'état de souffrance où se trouvait Sœur Fontaine lui rendait difficile de s'exprimer, même par écrit, et que ce devait être là qu'il fallait chercher la cause d'un tel silence. Les lignes, beaucoup plus courtes que d'ordinaire, que je reçus le jour même de l'Ascension (25 mai 1933), me prouvèrent bien que je ne m'étais pas trompé.

Vous attendez toujours de mes nouvelles, et moi, je voudrais toujours vous en donner, ou du moins plus souvent. Saint Benoît, Pâques : toutes ces fêtes n'ont pas passé inaperçues, vous

le savez bien. Encore aujourd'hui ma pauvre lettre va être bien incomplète... Vous dire où j'en suis: je ne suis pas capable.

Ici un véritable cri de douleur, montrant bien le bouleversement de son âme, qui, dans la nuit où elle se trouve, en vient à douter d'elle-même.

Il me semble que tout ce que je vous ai dit est faux, que je vous ai trompé. Pourtant, Jésus, vous savez bien que je ne lui ai jamais écrit une seule fois sans demander votre secours, les lumières du Saint-Esprit. S'il en est autrement, mon Dieu, ayez pitié de moi...

Hier, dimanche de retraite, je n'ai pas même été capable de prendre de résolution, sinon d'accepter tout ce que le bon Dieu voudra...

Tous les jours je fais tout de mon mieux, même notre lit, que je fais pour Jésus, et quand tout me semble perdu, quand je suis *tentée de désespérer*, dans ces moments d'angoisse, je me jette, je m'abandonne dans les bras de Jésus.

A cette même époque, je recevais d'une vieille Sœur aveugle, Sœur Doucet, que Sœur Fontaine avait souvent l'occasion de soigner,

comme assistante de l'infirmière de la Communauté, une lettre dans laquelle je relève ces mots :

« Chère petite Sœur Fontaine va très bien. Je continue de l'avoir assez souvent à me soigner. Elle reste toujours une âme de bonne volonté, très dévouée : c'est une de celles qui ne savent pas formuler un refus lorsqu'on leur demande un service... Elle est très comique parfois, et me fait passer de véritables récréations avec ses incessantes petites histoires. Parfois elle se trouve dans notre chambre en même temps que Sœur C... et c'est trop drôle de les entendre. »

Témoignage bien évident du soin que prend toujours Sœur Fontaine de « cacher les croix que lui envoie le bon Jésus ».

Vers la fin de juin (1933), une lettre de Sœur C... m'apprit que Sœur Fontaine était encore au lit depuis deux semaines. Les médecins ne pouvaient pas au juste diagnostiquer sa maladie. On avait d'abord cru à une méningite, et on lui avait fait des injections dans la colonne vertébrale ; pourtant il ne semblait plus que ce fût cela. Elle avait beaucoup souffert, au début, de la tête et du dos, mais elle était

mieux, et il n'y avait plus de danger. Quelques autres nouvelles vinrent, n'en disant guère plus. Je ne devais tout savoir que deux mois plus tard, dans une visite que j'eus alors l'occasion de faire à Tracadie.

En réalité, la crise avait été terrible. Au commencement de juin, elle avait dû se mettre au lit, souffrant en effet beaucoup de la tête et des reins. Le médecin lui fit alors une injection de sérum. Ce genre d'injection est, paraît-il, extrêmement difficile, et la première opération ne réussit pas. Ce fut atroce. Un soir, son infirmière, la T. Hon. Sœur Assistante, venant à la salle de communauté, dit qu'à son avis elle ne passerait pas la nuit: elle jugeait urgent de la faire administrer, et de m'avertir tout de suite par télégramme. Sœur Fontaine elle-même demandait qu'on m'avertît. On attendit pourtant l'arrivée du médecin, qui ne put venir que très tard, après le coucher de la communauté. A cette heure, on remit au lendemain le télégramme, et le lendemain, le danger n'étant plus aussi grave, on ne m'avertit pas pour le moment. Les souffrances avaient été extrêmes; la pauvre enfant, m'a-t-on dit, s'était plainte « un peu ». Chaque fois que l'aiguille

s'enfonçait, elle gémissait doucement: « Mon Dieu, mon Dieu! » La seconde injection fut douloureuse encore, mais réussit, et les grandes souffrances diminuèrent assez rapidement, laissant un état de grande faiblesse, avec un peu de température tous les jours.

Pendant ce temps-là, Sœur Fontaine fut vraiment sur la croix avec son Jésus, et les souffrances du corps ne furent que peu de chose en comparaison de celles de l'âme. Le révérend Père M..., eudiste, qui la voyait de temps en temps, et que, depuis un an, avec sa permission, j'avais mis au courant de son état, pour qu'il pût l'aider à ses moments de besoin, vint la visiter. Elle ne put guère lui parler, et sa Sœur Maîtresse, devinant quelque chose, lui conseilla d'écrire au Père. Voici ce qu'elle lui fit remettre, et qu'elle voulut qu'il me transmît:

BON PÈRE,

Ne soyez pas surpris si je viens vous écrire aujourd'hui. Lorsque vous êtes venu à l'infirmerie, comme souvent, je n'ai pas été capable de parler: j'ai trop d'amour-propre. Pardonnez-moi, bon Père, et veuillez m'endurer mainte-

nant... Quand j'étais bien malade, je voyais tout l'abus des grâces que je faisais à ce sujet; cela me faisait de la peine, et combien je l'ai regretté! Si j'avais été plus fidèle, j'aurais pu, par ce moyen, soulager bien des âmes qui souffrent dans les flammes du purgatoire... Toutefois, me jetant dans les bras de mon Jésus, je lui disais: J'ai confiance en vous, ayez pitié de moi! Ce jour-là, je n'avais plus peur de mourir, je me disais: Après, je ne pourrai plus faire de peine à Notre-Seigneur. Je ne veux pas dire que je mourrai à présent, mon Père, que je mourrai jeune, mais j'en ai toujours eu le pressentiment.

Cela fait du bien d'être malade. Ah! Jésus savait bien ce qu'il faisait quand il m'a couchée... Comme j'ai vu les choses d'une manière plus claire... Je comprends mieux. Il me semble que, quand je serai guérie, avec sa grâce, à lui, je serai meilleure; il y aura moins de « moi » ou de « qu'en dira-t-on » dans tout ce que je ferai, ou que j'aurai à faire. Priez pour moi, bon Père; il me semble, si j'avais plus d'humilité!...

J'avais promis au bon Dieu de ne plus penser au passé, de ne plus songer à l'avenir; mais dans le moment présent de ne m'occuper que de lui plaire, et voilà que maintenant je m'inquiète au sujet de la retraite. Comment vais-je la faire?... Rien que d'y penser, cela me fatigue...

Est-ce que seulement je pourrai en suivre les exercices ? Si cela continue ainsi, vraiment je ne crois pas. Pourtant j'en aurais bien besoin. Souvent dans la prière, surtout à notre dimanche de retraite, je sens en moi des mouvements de révolte; la prière me fatigue, m'ennuie; le mot « maudit » me vient en quelque sorte sur les lèvres... Ah! je ne veux pas cela.

Et puis, je ne sais pas tout ce qui me passe par la tête... toutes sortes de pensées. Je tourne et retourne dans mon lit: je ne veux rien de tout cela. Il y a des moments où tout semble s'écrouler autour de moi..., c'est comme si je n'avais pas de foi. Alors même, comme une aveugle, je me jette dans le Cœur de mon Jésus, et je veux tout ce qu'il veut, je souffre, mais j'aime.

Avec le Père Lajat, avec vous, je n'ose plus m'ouvrir; il me semble que tout ce que je vous ai dit est faux, que je vous ai trompés... Vraiment, il y a des fois où je suis tentée de tout abandonner; je ne sais pas ce qui me retient.

Pardonnez-moi, mon Père, mais j'avais besoin de cela.

Veillez me bénir, s'il vous plaît. Je prie pour vous tous les jours.

Votre pauvre enfant en Jésus,

Sœur FONTAINE

Lorsque le Père M... me communiqua ces lignes, en me demandant d'écrire à Sœur Fontaine tout de suite, je n'eus pas à me faire prier pour répondre aussitôt à cette demande. A ce moment, il était entendu que je devais la revoir prochainement. Du 7 au 15 août, je devais donner une retraite dans une communauté religieuse du diocèse de Chatham, et mon révérend Père Prieur voulait bien me permettre, à la suite de cette retraite, une visite à ma chère petite malade. En attendant, je lui écrivis plusieurs fois. Le mieux d'ailleurs commença à se produire, et je reçus d'elle-même la lettre suivante, écrite de son lit, et commencée le 15 juillet. Cette lettre laisse entrevoir un état d'âme plus calme, qui dura d'ailleurs tout le temps que je passai à Tracadie, et qui contribua bien à rendre plus aisés les entretiens que nous eûmes alors.

15 juillet

Je suis heureuse de pouvoir vous satisfaire en vous écrivant moi-même. Ne vous inquiétez pas, je vais bien. Je croyais même, à la dernière visite du médecin, qu'avec sa permission je pourrais commencer à me lever un peu..., mais non: il ne me donne aucune liberté avant que

je sois bonne fille. Et ce malheureux 99¹ : je ne puis pas m'en débarrasser. Notre très honorée Mère m'a dit hier soir que je ferais la retraite dans mon lit; elle doit commencer le 21 ou le 22. Encore un sacrifice, mais je suis résignée à tout, je suis même contente, pourvu que je fasse la volonté de Dieu! Tout de même, j'espère qu'il m'accordera la grâce d'être guérie pour votre chère visite à Tracadie... Il me semble que j'en profiterais moins, que je serais moins à l'aise, si je ne puis aller au parler. Mais en cela encore, je désire la volonté de Jésus.

16 juillet

Chère Sœur Maîtresse! il faut être malade pour la connaître... Quel cœur de mère! Souvent, quand je souffrais, je l'ai vue pleurer auprès de mon lit; et un petit détail auquel je tenais beaucoup: elle ne s'éloignait le soir qu'après avoir tracé sur mon front une petite croix avec de l'eau bénite... Vous savez: « la petite Fontaine », elle ne met pas longtemps à se gêter... mon bien cher papa m'appelait toujours ainsi quand j'étais chez nous..., et puis maintenant, moi, je dis souvent à Jésus: « Bon Jésus, faites de moi votre petite Fontaine d'Amour. » Est-ce que l'on peut dire cela à Jésus, mon Père ?

1. « 99 » Fahrenheit, 38.5 centigrade.

17 juillet

Toutes les petites novices¹ sont bien occupées: ce sont elles qui *gardent* pendant la première retraite; on ne les voit pas souvent, cependant elles trouvent moyen de venir me voir chacune à leur tour, presque tous les soirs, et encore dans la journée, ce qui me fait beaucoup plaisir²... Elles ont bien du mérite, ces chères compagnes. C'est ma Sœur B... qui est à l'infirmerie: on s'arrange bien ensemble... moi, *je garde* le lit.

Notre bonne Mémère Doucet³ trouve le temps pas mal long cette semaine! Je tâche de l'amuser de mon mieux. L'avant-midi je lui lis des petites histoires dans les annales: *la Bannière de Marie Immaculée*. A part cela, nous jouons aux questions, ce qui la fait bien rire. Nous parlons aussi du bon Dieu.

La voilà qui arrive: « Bonjour, chère Mémère! — Bonjour, ma petite paresseuse! » Elle dit qu'on ressemble à des petites filles qui n'ont

1. « Les petites novices », c'est-à-dire non seulement les novices proprement dites, mais les professes temporaires, qui, comme Sœur Fontaine, restent au noviciat pendant les trois années précédant leur profession perpétuelle.

2. Sœur Fontaine n'était pas seule à trouver du plaisir dans ces visites. Plusieurs religieuses m'ont dit: « Quand on est fatiguée, mal en train, que cela ne va pas, on va la voir et on en revient mieux. »

3. Sœur Doucet, la doyenne de la communauté: quatre-vingt-deux ans, aveugle depuis près de vingt ans, et trop sourde pour pouvoir suivre une seule conférence de la retraite. Elle faisait sa retraite seule d'une manière spéciale, dont elle pouvait mieux profiter.

rien à faire. Chère vieille! elle fait pitié. C'est elle qui a hâte de recevoir votre visite,... elle compte les jours. Mais elle ne peut pas avoir plus hâte que moi!

Ma Sœur C... vient me faire rire tous les soirs: elle n'a pas grand misère, deux rieuses ensemble¹. Ah! nous parlons aussi de choses sérieuses; surtout nous parlons souvent de vous... Elle me taquine souvent, disant: Hâtez-vous, petite mère; quand le Père viendra, c'est moi qui irai au parloir: vous, vous n'en avez pas besoin... Si elle savait comme je suis méchante!...

17 juillet

Ce matin, c'est du sérieux. Vous dites que vous n'avez pas le courage de prier pour que je sois délivrée de mes souffrances. Je suis heureuse de cela, mon Père. Depuis quelque temps, je ne puis rien demander en dehors de là. Ma prière est bien celle que vous faites pour moi: Votre sainte volonté, mon Dieu! qu'elle s'accomplisse sans cesse en moi. Je vous aime, j'ai confiance en vous, et ne veux que ce que votre Cœur veut pour moi. Aussi j'aime à redire souvent le signet de sainte Thérèse.

1. Sœur M.-C..., alors novice, avait été, dès le temps de Saint-Ignace et d'Acadieville, l'amie très chère de Sœur Fontaine. Elle avait demandé comme une faveur, et obtenu d'avoir son lit près d'elle, dans la salle de l'infirmierie où Sœur Fontaine se trouvait seule, afin de pouvoir l'assister au besoin pendant la nuit. A son entrée au postulat, Sœur Fontaine lui avait été donnée comme « petite mère ».

Maintenant¹, quand le prêtre met la petite goutte d'eau dans le vin, je suis portée à dire à Notre-Seigneur: « Comme cette petite goutte d'eau qui se perd dans le vin, ainsi je veux me perdre en votre amour, et avec moi, bon Jésus, tout le monde entier, je veux que tous vous aiment.

Souvent, quand je ferme les yeux, dans je ne sais quoi, il me semble voir comme un grand champ, devant moi, dans lequel travaillent de pauvres missionnaires, des prêtres, religieux et religieuses. Je vois aussi de pauvres âmes qui font de la peine à mon Jésus. Mon Père, c'est sans doute une simple imagination; mais tout de même, j'aime bien à m'y promener, en priant pour les uns et les autres.

19 juillet

La pensée de Jésus surtout, car c'est elle qui domine, celle des âmes, des missionnaires, des prêtres, ne me quitte pour ainsi dire pas, et forme une sorte d'atmosphère qui me fait aimer ce qui est difficile, pénible à la nature.

1. Ce n'est pas seulement alors que Sœur Fontaine se familiarisa avec cette pratique, qui semble bien avoir été l'une des dévotions les plus chères de sa vie. Déjà, dès le temps où elle était encore au pensionnat, elle avait été attirée par le mystère de l'eau mélangée au vin dans le calice. Un jour, vers l'âge de seize ou dix-sept ans, elle me posa ainsi la question: « Serait-il correct de dire à Jésus, quand le prêtre met la petite goutte d'eau dans le calice: Jésus, de même que cette petite goutte d'eau est absorbée dans le vin, faites que mon âme tout entière soit absorbée en vous? »

Tout me porte dans cette *autre vie*: la nature, les choses, etc., et dans ces hauteurs, que je ne peux pas exprimer ni définir. Et dans mon pauvre cœur, qui a comme soif des choses d'En-Haut, de cet amour de la souffrance, du désir de bien faire, toujours cet état d'impuissance où je me trouve... Par exemple, je suis en récréation; je suis heureuse d'être là, je prends part à la récréation, mais en même temps, il y a une partie supérieure en moi. Je ne sais pas si vous comprendrez tout ce mélange; mais, mon Père, tâchez de résumer cela, et vous aurez une idée de ce que j'appelle « mon autre vie ».

Je suis encore au lit, et fais encore un peu de température, mais je ne sens plus aucun mal. Je souffre plus de voir mes Sœurs occupées, d'être obligée de me faire servir, et ne pas pouvoir leur aider.

... La première retraite se termine vendredi matin, et la seconde commence samedi soir. Quoique j'en aie bien besoin, cela ne me dit rien du tout, mon Père. Qu'est-ce que je vais bien faire dans notre petit lit ?

Une fois, me sentant impuissante, la pensée de la retraite me cassait la tête. Je dis cela à notre chère maîtresse, qui me répondit de ne point m'inquiéter, mais de m'y préparer par la prière, en ajoutant: « Vous ferez la retraite que Jésus veut que vous fassiez, et ce sera la

meilleure pour vous. » Plusieurs semaines se sont écoulées depuis, et je n'ai cessé de dire à Jésus: Bon Jésus, faites que je fasse une bonne retraite, une sainte retraite, celle que vous voulez que je fasse. A ce moment-là, j'étais loin de croire que je ne pourrais pas même en suivre les exercices. Alors, malgré tout, j'ai confiance.

Le vœu du plus parfait et celui de victime

(17 août — 29 octobre 1933)

Quelques jours seulement avant mon arrivée à Tracadie, j'avais été averti que Sœur Fontaine gardait encore le lit; et ayant eu l'occasion de me trouver avec S. Exc. Mgr l'évêque de Chatham, je lui avais demandé si, dans le cas où elle ne pourrait pas descendre au parloir, il voudrait bien me permettre d'aller la voir à l'infirmierie. Connaissant ce qui nous unissait l'un à l'autre, Monseigneur, avec sa bonté ordinaire, non seulement le permit, mais insista même: « Il faut que vous la voyiez, il le faut. » Il fut convenu que j'entrerais à l'infirmierie aussi souvent que la révérende Mère Supérieure le permettrait.

Quand j'arrivai, j'eus d'abord une heureuse surprise: depuis quatre ou cinq jours, la fièvre avait cessé, et la malade commençait à se lever. Elle arriva donc elle-même, avec la Mère Supérieure, et cette première entrevue fut particu-

lièrement joyeuse. Ce devait être la seule de son espèce. Dès le soir même, la température recommença à monter, et désormais ce fut à l'infirmierie que je revis Sœur Fontaine; pendant plusieurs jours assez brièvement, car elle fatiguait vite. Pourtant, comme je fus à même de rester une douzaine de jours, il nous fut possible de nous entretenir assez pour que je me rendisse bien compte de son état intérieur.

La fièvre revenait chaque soir, mais la journée était calme et sans souffrances. Les grandes épreuves intérieures s'arrêtèrent aussi pendant ces jours¹; de telle sorte que, grâce à Dieu, nous pûmes bien mettre à profit le temps qui nous était accordé.

Un des premiers jours, il lui arriva une chose que je me contente de citer, sans l'apprécier.

J'avais proposé à la révérende Mère Supérieure de lui donner la bénédiction spéciale à notre Ordre, appelée *Signum sancti Mauri*. Cette bénédiction se donne aux malades, avec la relique de la vraie Croix, trois jours consécutifs. L'origine en remonte à saint Maur, disciple de saint Benoît, qui guérissait les malades,

1. En réalité, depuis la fin des grandes douleurs de la maladie qu'elle venait de subir.

comme l'avait fait son maître, par le signe de la Croix. La formule, assez longue, et très solennelle, se trouve au Rituel romain, parmi les bénédictions réservées aux Ordres religieux. Or, voici ce qu'elle m'écrivit après mon retour à Saint-Benoît-du-Lac :

29 août

Vous dire, mon Père, ce que j'ai senti quand vous avez mis la relique de la sainte Croix sur ma tête, la dernière fois... Tout mon être a été envahi par je ne sais quoi... une paix m'a inondée, mon cœur s'est comme fondu! Ah! c'en était trop! les larmes ont coulé de mes yeux; je me suis hâtée de les essuyer, ne voulant pas que personne le sache. Je ne vous l'ai pas dit pendant que vous étiez ici: je le désirais, mais je n'étais pas capable. Cela me fait du bien d'y revenir, goûtant encore un peu le bonheur que j'ai éprouvé à ce trop court moment... C'est quelque chose de semblable à ce que j'ai éprouvé le jour de ma confirmation, et celui de ma prise d'habit!

Je fus très frappé durant ces jours par la précision avec laquelle elle pouvait distinguer certaines choses qui se passaient en elle. Je lui

lus, par exemple, quelques extraits de sainte Thérèse, ou d'autres mystiques: jamais elle n'hésitait à me dire ce qu'elle reconnaissait, ou ce qu'elle n'avait pas éprouvé. C'est ainsi qu'à propos de cette assertion, que parfois on aime bien plus qu'on ne connaît: « Ah! oui, s'écria-t-elle, cela, c'est bien vrai. » Il lui arrivait de m'interrompre par des exclamations qui, dans leur brièveté, ne manquaient pas d'être significatives.

Une fois, il s'agissait de la crainte de Dieu: « La crainte de l'offenser, dit-elle, de lui faire de la peine. » Une autre fois, elle parlait elle-même de la responsabilité qu'elle aurait devant Dieu, après avoir reçu tant de grâces: « Mais, ajouta-t-elle, j'ai tellement confiance en lui que je ne crains rien.

— Craignez-vous le jugement de Dieu ?

— Non. »

A propos de la distinction entre ce qui vient de Dieu et ce qui vient du démon, appliquant elle-même sa pensée à un cas concret, elle donna cet exemple:

« En entrant au réfectoire, j'aperçois que, ce jour-là, il y a un dessert qui me plaît. La pensée me vient de m'en priver. Pourtant, c'est mieux de prendre toujours ce qui est

servi, que cela me plaise ou non. Ce qui vient de Jésus donne toujours la paix, tandis que ce qui vient du démon me trouble. »

J'appris aussi alors un détail que je ne connaissais pas encore, sur le temps qui avait précédé celui où l'intimité s'était établie si complète entre nous deux.

Un jour, nous parlions de sa *double vie*, elle me dit :

« Aujourd'hui, j'ai pu sortir un instant sur la galerie. Il pleuvait, j'ai offert à Jésus toutes les gouttes de pluie, toutes les feuilles des arbres, tous les grains de poussière comme autant d'actes d'amour. La nature me sert toujours comme cela. D'ailleurs, ç'a été ainsi dès mon enfance : je pensais souvent à cela quand j'étais petite. »

Cette *double vie* se développait de plus en plus. J'insistai :

« Alors, vous ne perdez jamais la pensée de Jésus, même quand vous avez à faire attention à autre chose, par exemple, à suivre une conversation ?

— Non, jamais.

— Maintenant, pendant que vous me parlez, est-ce encore ainsi ?

— Oui.

— Est-ce que Jésus vous parle quelquefois ?

— Non, jamais, c'est toujours moi qui lui parle.

— Comment lui parlez-vous ? Que lui dites-vous ? Est-ce que vous lui parlez toujours ?

— Non. Il y a des fois, même de longs moments, des journées entières où je me contente de le regarder.

— Sur sa croix ?

— Oui, et aussi dans sa vie; d'autres fois, c'est son Sacré-Cœur: cela change.

— Et ce « champ » dans lequel vous vous promenez, le voyez-vous encore ? Est-il vraiment grand ?

— Oh! c'est toute la terre, j'y vois tout: les prêtres, les âmes, les missionnaires.

— Pouvez-vous reconnaître quelques âmes ? Vous rendez-vous compte de leur état ?

— Non, jamais. Je les vois seulement d'une manière générale.

— Vous priez beaucoup pour les missionnaires ?

— Oui, surtout pour eux.

— Quelle espèce de missionnaires ?

— Ceux qui sont chez les sauvages. »

Une fois, je voulus revenir sur une question que j'avais déjà posée à plusieurs reprises :

« Si Jésus vous proposait de vous conduire par une autre voie, que lui répondriez-vous ?... »

Mais je n'eus pas le temps de dire cette phrase. A peine avais-je achevé les mots : « Si Jésus vous proposait... » qu'elle m'interrompit vivement : « C'est justement cela que je ne veux pas. Je ne veux pas qu'il me propose rien ; je veux que ce soit lui qui fasse comme il veut, et pas autre chose. Je lui ai donné complète liberté de faire de moi ce qui lui plaira. »

J'insistai : « Oui, soit, mais supposez qu'il vous dise que cela lui est égal, à lui-même, de vous faire continuer par le même chemin, ou de vous donner des consolations, que lui diriez-vous ? »

La réponse vint, cette fois encore la même : « J'aimerais mieux continuer. »

Depuis le jour (12 octobre 1932) où elle m'avait parlé pour la première fois dans ses lettres de son désir de faire un vœu dont elle n'apercevait pas encore clairement la nature, mais qui était en réalité celui du plus parfait, je n'avais pas cessé de la suivre et de la surveiller à ce point de vue spécial. J'avais remis.

à plus tard de lui en accorder la permission, et même encore au moment où nous étions rendus, malgré tous les efforts que je constatais chez elle, je gardais une certaine hésitation. Mais ce dont nous parlâmes surtout durant ces jours, ce fut de l'importance qu'il y aurait à transformer en un vœu proprement dit l'offrande qu'elle avait déjà faite d'elle-même. En somme, cette offrande avait été déjà bien complète; mais si elle devenait un vrai vœu, il en résulterait un grand accroissement de gloire pour Dieu, et de profit pour elle.

Ce vœu reviendrait en réalité à celui d'*abandon* ou de *victime*, qui pouvait se faire de deux manières. Il pouvait comporter la restriction: « sauf ce qui pourrait l'empêcher de rendre à sa communauté les services qu'on était en droit d'attendre d'elle »; ou bien n'admettre, au contraire, aucune restriction. Pour faire le vœu dans le premier sens, l'intérêt temporel de la communauté n'étant pas engagé, elle n'aurait eu besoin d'aucune autre permission que celle de son directeur spirituel. Dans le second cas, au contraire, la permission de la révérende Mère Supérieure devenait nécessaire.

Sœur Fontaine voulait un vœu total. Je lui fis donc connaître l'obligation où elle serait d'en

parler d'abord à sa Supérieure; elle accepta parfaitement cette condition.

La révérende Mère fut d'abord étonnée. Elle avait une réelle estime de sa petite religieuse, mais une pareille demande sortait étrangement de l'ordinaire, et la prenait à l'improviste. Lorsqu'elle m'en parla, je compris, sans en éprouver certes le moindre froissement, qu'elle craignait que mes sentiments personnels pour Sœur Fontaine n'eussent quelque influence sur ma manière de la juger. Sœur Fontaine elle-même avait deviné cela, sans en être ni plus étonnée ni plus impressionnée que moi. Tranquille d'ailleurs, et en paix comme toujours, elle ne cessait de me répéter: « J'ai toute confiance, Jésus y verra. »

La révérende Mère eût désiré avoir l'avis d'un autre prêtre, qui ne fût prévenu en aucun sens, et qui même ne connût pas Sœur Fontaine, mais que je mettrais au courant de son état, lui confiant ses lettres et autres documents que je pouvais avoir à son sujet. Après avoir bien réfléchi, je lui proposai un religieux que je connaissais particulièrement, et qui, j'en répondais, pouvait offrir toutes les meilleures garanties de prudence, de science théologique et d'expérience. Elle accepta volontiers, quand

je lui dis le nom de ce religieux. Sœur Fontaine, de son côté, se montra parfaitement satisfaite de ce choix, et consentit à tout. La révérende Mère désirait aussi avoir l'avis de la maîtresse des novices, alors en traitement à l'Hôtel-Dieu de Montréal, pour une grave maladie des yeux. Il fut convenu que je la mettrais également au courant, aussi pleinement qu'il était désirable.

Le religieux consulté, après avoir mûrement étudié le cas, écrivit à la révérende Mère Supérieure la lettre suivante, dont il voulut bien me donner une copie :

5 septembre 1933

MA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

Le révérend Père Dom Lajat m'a très largement mis au courant de la vie spirituelle de Sœur Fontaine, et m'a fait lire ses lettres. Celles-ci ne laissent aucun doute sur la voie par laquelle le Seigneur conduit cette religieuse.

C'est une âme que Dieu entraîne¹ vers la plus haute perfection. Il faut donc prendre

1. Une première rédaction, qui me fut aussi communiquée, portait le mot : « une âme que Dieu appelle à la plus haute perfection. » Le révérend Père l'avait modifiée lui-même, sans aucune intervention de ma part, bien entendu, et avait mis définitivement : « une âme que Dieu entraîne vers la plus haute perfection ».

garde à ne pas entraver l'action divine en elle.

Je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'elle fît le vœu d'offrande totale d'elle-même, tel qu'elle vous l'a demandé. Elle pourrait d'abord le faire pour un temps limité, par exemple pour six mois ou un an, puis pour toujours.

Il convient de garder sur tout cela le plus grand secret, et de ne donner à Sœur Fontaine aucun témoignage de particulière estime. Il ne faut pas non plus l'humilier exprès, sans raison, mais la traiter comme une religieuse ordinaire.

En lui permettant son vœu, il ne faut pas lui laisser croire qu'on y attache de l'importance, ni que l'on considère cela comme une chose extraordinaire, mais simplement comme un moyen utile parfois à certaines âmes pour les exciter à plus de générosité.

La paix de Jésus!

L. C..., ptre

De son côté, la maîtresse des novices, qui n'avait peut-être pas été aussi surprise de la demande de Sœur Fontaine, quoique pourtant elle ne s'y attendît pas, n'hésita pas, après avoir lu la lettre du révérend Père, à se ranger à son avis.

La permission se fit encore attendre. La révérende Mère Supérieure, bien éclairée maintenant, voulait, avec raison, apporter en cette affaire la plus entière prudence, et se fit une règle de ne pas reparler de cette question la première. De son côté, Sœur Fontaine, n'osant plus y revenir, remettait tout à Jésus. A la fin pourtant, elle se décida à interroger de nouveau sa Supérieure, et la permission désirée fut, cette fois, obtenue. Mais un grand mois s'était écoulé encore, durant lequel, ne sachant pas ce qu'il allait en être, j'avais cru que, d'autre part, il était temps de lui permettre son vœu du plus parfait. Il fut donc convenu qu'elle ferait ce dernier vœu au jour du troisième anniversaire de son entrée dans le cloître, en la fête du saint Rosaire. A titre d'essai, elle ne le ferait d'abord que pour jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception, et provisoirement, nous nous arrê tâmes à cette formule ¹:

Pour votre plus grande gloire, ô mon Dieu, et le salut des âmes, je m'engage, aujourd'hui 7 octobre 1933, fête du saint Rosaire, et troi-

1. C'est la formule d'Antoinette de Geuser: *Consummata*, page 49.

sième anniversaire de mon entrée au postulat, à faire ce que je croirai le plus parfait, et cela :

1° Dans les occasions de quelque importance seulement, afin de ne pas perdre le grand esprit d'amour et de confiance en m'attardant à des riens ;

2° Dans les occasions seulement où je le verrai clairement et manifestement, afin que la vue des croix que je n'avais pas aperçues ne me trouble pas, car c'est la volonté de Dieu de me montrer ainsi ma petitesse ;

3° Dans les occasions seulement où j'aurai le temps de réfléchir, de reconnaître votre volonté, et de faire intervenir la mienne, afin de pouvoir fortifier mon courage dans l'amour, regarder le devoir en face, de façon que les chutes de faiblesse ne me troublent pas.

Ce vœu demeurera sous l'obéissance de mon directeur spirituel, qui pourra, par sa seule volonté, et sans m'en donner de raison, m'en délier s'il le juge convenable.

Je fais ce vœu aujourd'hui, pour jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1933.

Elle avait donc fait ce vœu depuis deux semaines environ, lorsque me parvint une lettre de la révérende Mère Supérieure, datée du 17 octobre, m'apprenant que, le matin même, la

permission avait été accordée pour le vœu d'abandon, *jusqu'à la première occasion que j'aurais de retourner à Tracadie*. La révérende Mère engageait Sœur Fontaine à profiter, pour faire ce vœu, de la fête du Christ-Roi, qui tombait, cette année, le 29 octobre. Ensuite elle pourrait le faire pour toujours, si elle le désirait.

Il me sembla qu'il y aurait avantage à ce que les deux vœux pussent courir en même temps. J'écrivis donc à Sœur Fontaine de se préparer déjà à les émettre tous deux au jour de l'Immaculée Conception pour tout le temps qui s'écoulerait jusqu'à ma première visite. Pourtant, afin de ne perdre aucun instant, en ce qui concernait la gloire de Dieu et son profit à elle-même, elle ferait déjà son vœu d'abandon le jour de la fête du Christ-Roi, pour les quelques semaines qui restaient jusqu'à celle de l'Immaculée Conception. Ma lettre en croisa une d'elle, me disant sa joie et ses désirs.

17 octobre

J'ai demandé ce matin à notre Mère ce qu'elle pensait, ce qu'elle avait décidé au sujet du vœu que je désirais faire: elle m'a donné la permission attendue. Ah! c'est comme si

elle m'avait donné des ailes. Par exemple, elle ne me permet pas de le faire pour tout le temps tout de suite, elle m'a dit de commencer par six mois¹, selon votre avis, et ensuite vous jugerez s'il est bon de continuer. Elle m'a proposé pour cela la fête du Christ-Roi; si cela vous arrange, j'aimerais bien savoir. Je serai plus unie à Jésus après ce vœu, je serai plus forte. Je veux m'y préparer de mon mieux, en redoublant de perfection, d'attention, surtout d'amour. Ah! si je fais tout avec un véritable amour pour Jésus, tout sera fait de mon mieux, et j'espère qu'il sera content.

... La semaine dernière, j'ai rêvé à petite Thérèse, et j'étais contente... Il me semblait être dans un appartement où se trouvait une grande statue de sainte Thérèse. Notre Mère nous avait envoyées là, mes petites compagnes et moi, lui demander une faveur. Après l'avoir priée pour cette grâce, nous nous aperçûmes, en levant les yeux, que ce n'était plus une statue, mais qu'elle était vivante. Nous courûmes tout près d'elle, comme de petits enfants près de leur mère; chacune avait sa petite histoire: une demande n'attendait pas l'autre. Moi, mon Père, j'étais la dernière, et j'ai demandé une seule chose à Petite Thérèse. Je lui ai dit: Petite Thérèse, donnez-moi beaucoup d'amour;

1. Il y a une légère différence en cet endroit entre la lettre de la révérende Mère Supérieure et celle de Sœur Fontaine. A moi, la révérende Mère disait bien: « jusqu'à votre première visite », ce qui, selon toute probabilité, ferait plus de six mois.

faites que j'aime Jésus beaucoup, beaucoup... Elle m'a regardée, et m'a demandé: Pourquoi demandez-vous d'aimer beaucoup? Parce que, quand on aime vraiment, on ne veut pas faire de peine; on cherche toujours à faire plaisir, à faire ce qu'il y a de mieux. Elle m'a regardée comme au fond de l'âme, elle a souri, et je me suis éveillée. C'est bien la première fois que je fais un rêve qui a du bon sens.

Bien entendu, je n'attache pas d'importance à un rêve. Si j'ai copié le récit que Sœur Fontaine fait de celui-ci, c'est seulement pour constater qu'à cette époque, comme au temps de sa vie de pensionnaire, sa pensée reste occupée de Jésus et de son amour, même pendant son sommeil.

Avant de continuer et d'arriver au jour où elle émettra son vœu d'abandon, je reviens sur quelques passages de ses lettres, depuis le moment où je l'avais quittée, à la fin d'août.

30 août

Il y a un moment aujourd'hui (cela m'est arrivé plusieurs fois déjà) où il m'a semblé entendre le diable dire: « C'est moi qui te tiens. »

Il essaye en quelque sorte de me faire consentir, de me faire dire que je suis à lui... Va-t'en, retire-toi, je suis à Jésus! Dans mon cœur j'ai toujours la paix, j'ai confiance que je ne serai jamais tentée au-dessus de mes forces. Dans ces moments, je regarde Jésus, le suppliant de resserrer les liens qui nous unissent. Des fois, le démon vient quand je commence à sommeiller, le soir. Imbécile! je me cache dans le Cœur de mon Jésus, en esprit, et là je reste et je dors, disant à mon Jésus: Gardez-moi à vous, je désire dormir dans votre Cœur, en votre amour!

6 septembre

C'est drôle: ce soir il me semble que j'aurai beaucoup à souffrir; et moi, qui désire, qui aime tant cela, j'ai peur! Cependant j'ai confiance.

8 septembre

Fête de la Sainte Vierge...

La pensée de la mort me fait peur: cela me paraît un moment bien sombre; il me semble qu'alors je n'aurai plus la force de combattre... J'ai confiance: je sais que Jésus sera là, et ma Toute Bonne ne me laissera pas la main, n'est-ce pas, mon Père? Je désire demander à Jésus une fête de la Sainte Vierge pour aller au ciel.

Cette crainte de la mort, Sœur Fontaine l'a gardée jusqu'au bout. Bien des fois elle m'a répété que ce n'était pas la crainte du jugement; ce n'était pas non plus la crainte de la mort elle-même, mais la crainte, comme elle le dit ici, de n'avoir plus la force de combattre, de ne pas correspondre à la grâce, de manquer de courage, et de déplaire en quoi que ce soit à Jésus.

10 septembre

Ce matin, le bon Père (qui remplace M. le chapelain absent), dans son sermon sur la sainteté, nous a dit de bien belles choses. Que c'est beau d'être saint! Et pour le devenir, le Père a dit qu'il suffisait d'être en état de grâce et de faire tout de son mieux, pour le bon Dieu, par amour pour lui. Moi, mon Père, excepté les quelques mois passés à Acadieville, où je me suis relâchée, j'ai toujours cherché à faire de mon mieux, parce que je voulais être bonne.

11 septembre

Languir pour Jésus: c'est bien, je le veux... Je laisse Jésus faire au sujet des *vœux*, j'ai confiance.

16 septembre

Journée consacrée à la Très Sainte Vierge; avec elle, je viens vous dire bonjour. Il fait beau soleil, aujourd'hui; j'ai pu aller dehors. En passant, j'ai regardé le jardin, le cimetière; cela fait pitié. Pas une fleur, pour ainsi dire, tout est disparu. C'est comme cela, les choses de la terre: cela ne dure pas... J'aime tant la belle nature, avec toutes ses teintes, ses fleurs; mais de notre petite chambre, je n'ai rien vu. Cela ne fait rien, c'est tout pour Jésus! Et puis, au ciel, j'en verrai de bien plus belles que cela.

17 septembre

Ce matin, le révérend Père nous a fait un beau sermon sur la souffrance...

Cet après-midi, c'était *récréation*, et je suis allée au noviciat. Que cela fait du bien, mon Père, se récréer ensemble! C'est si gai au noviciat! Ah! oui, j'ai bien ri cet après-midi. Merci, mon Jésus!

Comme santé, toujours la même chose. Ce soir, 99.8¹. Notre Mère m'a dit cette semaine que, si je n'étais pas bonne fille, elle allait m'envoyer au sanatorium². Peut-être a-t-elle dit cela pour voir ce que je dirais; elle a même ajouté: Notre Mère la D... a dit qu'elle pren-

1. 38°.8 centigrade.

2. Sanatorium Notre-Dame-de-Lourdes, pour tuberculeux, près Bathurst (N.-B.), tenu par les religieuses de Tracadie.

drait bien ma petite Fontaine, si je voulais la lui envoyer. Mon Père, quel sacrifice! Vivre en dehors du cloître! Mais si cela venait là, j'obéirais tout simplement, Jésus sera ma force en tout.

20 septembre

Pour Jésus! Quand la Sœur ne me voyait pas, j'aimais bien regarder sur le thermomètre, pour savoir quelle était ma température. Le bon Jésus m'a fait comprendre ce matin que je ne devais pas agir ainsi; alors, pour lui faire plaisir, je ne recommencerai plus.

Sœur Fontaine fut rigoureusement fidèle, jusqu'au bout, à cette résolution. Son infirmière elle-même m'a dit que, dans sa dernière maladie, il arrivait parfois qu'on lui mît le thermomètre, et qu'on tardât un peu à venir le reprendre. Au retour, on trouvait qu'elle l'avait déposé près d'elle, sur une table, mais sans le regarder jamais.

21 septembre

Aujourd'hui, j'ai senti beaucoup de confiance; mon cœur désire les choses d'En-Haut, s'ennuie...; et toujours ce mot « maudit », que je suis obligé de combattre.

24 septembre

Un jour de grâces, une journée qui a été bien remplie, si j'ai su en profiter: communion, messe, deux sermons, une méditation, salut. Combien de pauvres mères de famille, de bonnes personnes qui désireraient s'approcher de l'église, entendre la parole de Dieu, etc., et ne le peuvent pas. Et moi!... Merci, mon Dieu! Faites que je profite de tout, que je corresponde à toutes vos grâces, et que je sois vraiment celle que vous désirez, pour votre plus grande gloire et le salut des âmes!

25 septembre

Je me suis beaucoup ennuyée aujourd'hui: il pleut, le temps est gris, et dans mon cœur c'est de même.

Ah! mon Dieu, voyez: je ne suis pas ce que je devrais être. On m'a oubliée plusieurs fois aujourd'hui; c'est vous qui l'avez permis, et, quoique au fond de mon cœur j'aie tout accepté, j'ai senti de la tristesse à cause de cela.

Il me semble que mes journées sont vides: je mange, je dors et c'est tout.

28 septembre

Je souffre dans mon cœur, mais je ne veux pas m'exprimer: tout me paraît vide... tout « creuse » autour de moi; dans mon cœur, tou-

jours le besoin de monter plus haut. Un désir me ronge. Jésus, le ciel, me font venir des larmes dans les yeux.

3 octobre

Aujourd'hui, fête de la grande « Petite Sainte »! Je l'ai priée beaucoup pour vous et pour tout le monde, surtout la sainte Église, Notre Saint-Père le Pape, les évêques. Ils ont bien besoin de prières.

Ce matin, ma chère petite sœur du ciel, voulant, je crois bien, me dire qu'elle pensait à moi, a fait que je reçoive deux hosties pour la communion. Comme elle¹, j'ai gardé plus longtemps Jésus dans mon cœur... Il me semble que je l'aime davantage... Je lui ai fait un petit autel dans notre chambre: cela a fait sourire le Père B... Ah! il l'aime, petite Thérèse! Je voudrais que tout le monde l'aime...

4 octobre

J'ai été souffrante toute la journée, et je n'ai pas dormi depuis minuit. Ce soir je suis mieux, j'espère que cette nuit sera meilleure. Je n'ai pas été capable de dire mon chapelet seulement, mais j'ai pensé à Jésus tout le temps.

1. Allusion à un fait analogue de la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

6 octobre

Je suis à faire un petit autel, une petite décoration pour ma Toute Bonne. C'est sa fête demain; aussi je lui demande souvent de faire une belle parure dans mon cœur pour Jésus, d'y mettre la sienne, pour qu'il soit content.

7 octobre

Le très saint Rosaire: quatrième anniversaire de mon « *Veni, Creator*¹ »... Bien des choses se sont passées depuis, et quel changement! Que de grâces à vous remercier, mon Dieu! J'ai besoin d'être bonne, bien bonne, et je le suis si peu! Vraiment, mon Père, souvent j'ai honte de moi.

Et puis... j'aurais tant désiré d'avoir à faire le *vœu d'offrande* avec celui du plus parfait! Mais Jésus ne l'a pas jugé à propos, puisque notre très honorée Mère ne m'a rien dit à ce sujet... Ah! pour prendre le nom de « victime de Jésus », il faut que je sois meilleure. Non, je ne vous aime pas encore assez, bon Jésus! je vais y travailler, et avec votre sainte grâce, j'y arriverai. Aidez-moi, bon Jésus!

Je désirais rester seule aujourd'hui, mais c'était grand congé, en l'honneur de saint Michel: l'arrivée de nos premières Mères. Alors

1. Une petite erreur, c'est le troisième anniversaire, non pas le quatrième, 7 octobre 1930. « Mon *Veni, Creator* », c'est le chant de l'hymne qui marque l'entrée au postulat.

j'ai pensé que le mieux était de faire comme les autres, et je suis allée m'amuser au noviciat, tout en restant avec Jésus. Un manquement au silence.

8 octobre

Ce matin, devant la Sainte Vierge, j'ai fait ma pénitence. J'ai eu assez honte pour que, je vous assure, mon Père, je ne recommence pas demain à écrire: On ne doit pas parler après *Matines* sonnées. Je l'ai écrit neuf fois, en esprit de pénitence.

9 octobre

Aujourd'hui, j'ai eu de la misère à prier¹. Souvent je priais sans trop savoir ce que je disais... Et puis, ce malheureux mot: maudit!

L'état de mon âme?... J'ai confiance, la paix, l'abandon. Quand il m'arrive des manquements, je m'humilie, je demande pardon à Jésus; je lui dis comme je ne suis rien, et je continue mon chemin en lui disant souvent: Aidez-moi, Jésus! Bonne Mère, ne me laissez pas la main.

10 octobre

Il fait mauvais temps depuis plusieurs jours, bien des pauvres doivent souffrir en un temps

1. Voici un exemple de ces expressions du langage courant, que j'ai tenu à transcrire telles qu'elles sont sous la plume de Sœur Fontaine: « J'ai eu de la misère à prier »: il m'a été bien difficile, malgré mes efforts, d'arriver à prier.

pareil. Je prie souvent pour eux, afin qu'ils le fassent d'une manière méritoire.

11 octobre

J'arrive du *Mois du Rosaire*. Mon Père, que je souffre dans mon cœur! Je m'ennuie, je suis dégoûtée de tout. Que d'efforts pour être gaie quand même! Je n'ai pour ainsi dire pas suivi le chapelet. Pendant le salut, je me suis contentée de regarder la Sainte Hostie, de l'aimer et de dire à Jésus: Mon Dieu! tout ce que vous voulez!... je désire le ciel, mais j'ai peur de la mort.

12 octobre

Dans mon cœur, j'ai la paix, mais mon esprit est comme dans une tempête. J'essaye de prier, mais c'est comme si je ne savais pas ce que je dis. Et puis, toujours ce mot *maudit!*

14 octobre

Mon Dieu, quelle journée! pire que celle du 12. Je ne savais pas ce que je disais, mais j'ai prié quand même... Ah! mon Jésus! Vous savez bien que je vous aime, et que je ne veux pas dire toutes ces choses qui passent dans mon esprit...

Mon Père, je ne suis pas capable de regarder l'autel, ni un crucifix, ni une image, sans que le mot *maudit* et toutes sortes de choses semblables me passent par la tête.

17 octobre

(C'est ici que se placent les lignes déjà citées plus haut (page 138), où elle m'annonce que la permission lui a été accordée pour son « vœu d'offrande ».)

21 octobre

Je viens de recevoir votre lettre: merci. J'ai été contente, comme toujours. N'ayez pas peur de me dire mes vérités. Qu'est-ce que cela donne, des compliments? Je sais parfaitement que je ne suis pas une sainte, mon Père! Ah! non, j'ai honte de moi. Encore tant de manquements après tant de promesses! je ne suis que misère; mais je sais aussi que Jésus est tout-puissant, et je veux devenir sainte.

23 octobre

... J'ai l'intention de faire le vœu d'offrande, de victime de Jésus, en regardant la Sainte Hostie, comme vous me l'avez dit, le 29, pour six mois. C'est une si belle fête, le Christ-Roi!

Ce fut ainsi que les choses se passèrent. Au moment de la sainte communion, le dimanche 29 octobre 1933, en la fête du Christ-Roi, Sœur Fontaine présenta, comme vœu cette fois, à son

bien-aimé Jésus, l'offrande qu'elle lui avait déjà faite d'elle-même. Bien des mois devaient s'écouler avant qu'elle pût me dire quelque chose de ses sentiments et de ses impressions en cette circonstance. Le même jour, elle commença la plus grave maladie qu'elle ait eue encore, celle qui devait la conduire jusque sur le Cœur et dans les bras de son Sauveur, la mettant dans l'impossibilité de m'écrire elle-même la moindre ligne durant de longues semaines. Jésus se hâtait vraiment de montrer qu'il agréait l'offrande de sa petite épouse!

L'offrande acceptée

(29 octobre 1933 — 6 juillet 1934)

Vers la mi-novembre, la révérende Mère Supérieure m'écrivit :

Notre chère petite Sœur Fontaine semble vouloir s'envoler vers son Jésus tant aimé. Depuis la fête du Christ-Roi, jour où elle fit son immolation totale d'elle-même à son Dieu, nous constatons une faiblesse de plus en plus prononcée¹ ; de plus, depuis le 5 novembre, la température augmente graduellement. Le docteur R... a enfin trouvé que le cœur est malade, et très malade. Il ne peut encore se prononcer sur le genre de sa maladie. Elle repose très mal la nuit, a de fréquents maux de tête, le moindre mouvement la fatigue, elle ressent un grand dégoût de toute alimentation. Cependant elle reste toujours calme et résignée... Si

1. Dans une autre lettre du 8 janvier 1934, la révérende Mère précisa que les premiers symptômes : manque d'appétit, nausées fréquentes, maux de cœur... avaient commencé juste le jour même de la fête du Christ-Roi. L'infirmière de Sœur Fontaine, Sœur Br..., m'a, elle aussi, confirmé ce détail.

l'état de sa santé ne s'améliore pas, je ne crois pas qu'elle puisse survivre longtemps. Néanmoins il n'y a encore aucun symptôme désespérant...

Les desseins de Dieu sont bien incompréhensibles! et que nous reste-t-il à faire en cette occurrence, sinon de nous soumettre toujours à sa sainte et adorable volonté ?...

Dès le début de sa nouvelle maladie, Sœur Fontaine ne put manquer de se rendre compte de ce que son Jésus attendait d'elle: une résignation totale, un abandon absolu à sa sainte volonté. Et c'est ce qui ne cessa jamais de se montrer sur son visage, dans ses paroles, ses actes et ses diverses manières de se comporter. Les lettres que je reçus, de différentes religieuses, durant ces mois, sont unanimes sur ce point.

La pauvre petite, écrit Sœur S..., le 19 novembre, est encore sur la croix plus que jamais. Il me semble que le bon Dieu achève de la purifier, pour venir la chercher dans un avenir peu éloigné. Quel modèle admirable de patience, de résignation! En un mot, c'est un

modèle accompli, ne désirant rien autre chose que faire la sainte volonté de Dieu. Elle ne craint pas la mort, car elle s'y trouve prête...

Le mal prit rapidement une tournure si grave qu'on jugea à propos de lui faire administrer les derniers sacrements, et de lui accorder auparavant la grande faveur de prononcer ses vœux perpétuels *in articulo mortis*. De mon côté, aussitôt que j'eus connaissance de son état, je m'empressai de lui envoyer la permission de renouveler, et pour toujours aussi, cette fois, son vœu de victime et celui du plus parfait.

Elle reçut les derniers sacrements le 21 novembre, jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge au Temple. Je pus connaître un peu les impressions de Sœur Fontaine par une religieuse qui, n'ayant pas été à même d'y assister, — occupée qu'elle était à sa classe, à l'académie, — eut la consolation de passer une demi-heure avec elle, dans l'après-midi de ce même jour :

Je suis arrivée à sa chambre à trois heures et demie. Je n'osais pas entrer, car j'avais le cœur si gros,... je pensais sangloter tout haut,

et je n'osais pas non plus commencer à lui parler. Je ne voulais pas lui faire voir tout de suite qu'on craignait son départ prochain. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'écria : « Oui, venez, ma Sœur ! » Elle me fit asseoir, et commença la première à parler. « Ah ! vous n'étiez pas ici ce matin, dit-elle. Comme c'était beau et touchant de voir toutes les Sœurs témoins de ma consécration à Jésus ! Je me suis donnée à lui avec tout l'amour possible. Combien je me sens heureuse aujourd'hui ! Vraiment, c'est trop de bonheur, ici-bas ! Je me sens inondée de grâces, tellement que je ne puis contenir mes larmes de joie ! » En effet, mon Père, il était facile de voir sur son visage la joie qui se reflétait de son âme. « C'est la Sainte Vierge, continua-t-elle, qui a tout prévu pour que je sois administrée aujourd'hui. On était disposé à le faire hier, et puis, à la fin, on s'est décidé à attendre ce matin. J'en ai été doublement heureuse, car j'ai vu là une protection toute spéciale de ma bonne Mère du ciel, qui veut achever en moi ce qu'elle a commencé. Et si cette bonne Mère ne vient pas me chercher aujourd'hui, je pourrais vivre encore quelque temps, car je veux mourir un jour qui lui est consacré ! Je ne veux pas rester longtemps en purgatoire ; il faut que, dès ma mort, la Sainte Vierge vienne me conduire aussitôt à mon bon Jésus que j'ai tant hâte de voir, et pour cela, il faudrait que ma

mort arrive un jour de fête de cette divine Mère. Oui, que j'ai hâte de m'en aller avec mon Jésus! Je n'ai aucune crainte de la mort, je la désire plutôt. Je ne me sens effrayée de rien. J'ai toujours travaillé pour plaire au bon Dieu: que puis-je craindre maintenant? Et pourquoi désirer vivre? Il fera bien plus beau au ciel. Sœur Br... (l'infirmière) me disait: Comment se fait-il, ma Sœur Fontaine, que vous parliez de la mort avec tant de calme? Vous parlez de cela avec autant de joie que les gens du monde qui se préparent pour aller à une soirée. Cela me fit sourire, bien sûr, et j'ai bien assuré à ma chère Sœur Br... combien j'avais hâte d'aller rejoindre le divin Époux.

Puis elle me fixait de ses yeux expressifs en disant: C'est drôle: dans le monde, on a peur de parler de la mort, mais pour nous, religieuses, c'est une consolation.

La même religieuse écrit encore:

Elle se prépare à aller au ciel comme on se prépare à un voyage quelconque. Son sacrifice est fait, et bien fait. Elle nous parle de son départ avec un calme et une joie qui étonnent vraiment. Elle me prie de vous dire ceci: Dites bien au Père Lajat qu'il ne soit pas

inquiet de moi. Rien ne me préoccupe, et je suis heureuse d'aller trouver mon bon Jésus. Dites-lui aussi que je n'ai jamais été aussi calme dans mon âme que depuis deux semaines. Toutes craintes et frayeurs de la mort sont disparues: c'est un calme complet.

Une grande joie lui fut accordée encore en ces jours. Elle avait pour son frère L... un amour tout spécial, et toujours préoccupé de son bien. Son grand désir aurait donc été de recevoir de lui-même quelques lignes à son propre sujet; mais le bon Dieu avait voulu la priver de cette consolation jusqu'alors, et son « grand frère » ne lui avait jamais écrit depuis le jour de son entrée au cloître. « Pauvre L..., disait-elle à la religieuse sa plus intime confidente; j'en ai beaucoup souffert, et chaque jour je demandais à la Sainte Vierge de lui inspirer de m'écrire quelques mots seulement, de sa propre main. Et voilà que la Sainte Vierge exauce ma demande. Je viens de recevoir une longue, longue lettre de lui. Comme je suis contente maintenant! J'en suis doublement heureuse, le sachant dans de si bonnes dispositions. Je ne voulais pas mourir avant de

savoir ce que devenait mon grand frère; maintenant, je mourrai bien soulagée.

Elle continua, ajoute la religieuse, à parler ainsi de ses chers parents: « Je sais que maman aura beaucoup de peine quand elle apprendra ma mort, mais quand je serai au ciel, je les suivrai de près, et je pourrai mieux les aider qu'ici-bas. » Ce qu'il y avait de plus admirable dans cet entretien, c'est que la pauvre petite parlait de ses parents sans laisser paraître la moindre peine. Pas une larme ne mouillait ses paupières, et sa voix était aussi ferme que si elle eût parlé d'une affaire bien commune.

La maladie devait se prolonger au delà de ce que l'on avait cru d'abord. Elle comporterait, en premier lieu, trois crises plus fortes de très hautes températures, et d'extrême faiblesse. Sœur Fontaine en vint au point de ne plus même avoir la force de tenir mes lettres dans ses mains: on devait les lui présenter devant les yeux, parfois même elle se les fit lire. Un jour, elle laissa échapper cet aveu: « Je suis fatiguée de me contenir pour ne rien laisser paraître de ce que je souffre. » Les remèdes n'arrivaient plus à activer les intestins; l'appétit était ab-

solument nul. Quant au sommeil, pas une fois elle ne pouvait s'endormir sans prendre quelque calmant, et les nuits la fatiguaient beaucoup. La température se maintenait entre 103 et 104 ¹.

Entre ces trois grandes crises, cependant, surtout après la seconde, il y eut un peu d'accalmie. Elle réussit même à m'envoyer, à l'époque du Nouvel An, une lettre écrite de sa main. Mais quelle lettre! et au prix de quels efforts! Comme saint Paul, elle aurait pu ajouter à la fin: « Voyez quelles lettres j'ai pu tracer pour vous de ma main ²! » On voit que sa main a peine à tenir la plume, et trace en tremblant de grandes lettres, si différentes de son écriture ordinaire. Commencée le 31 décembre, la lettre est achevée le 4 janvier.

Je viens vous souhaiter moi-même une bonne et heureuse année. J'ai passé un bon Noël, mon Père; le bon Jésus ne se fait pas sentir, cela ne me trouble pas: je sais qu'il y est, et cela me suffit. A Noël, il s'est montré une minute: c'était comme une coupe d'eau qu'on vide dans une autre. Je remercie le bon Dieu: je croyais

1. 40°.3 et 40°.8 centigrade.

2. *Videte qualibus litteris scripsi vobis manu meâ.* (Gal., vi, 11.)

que l'effet de ne pas voir la crèche, l'autel tout décoré, me ferait ennuyer, mais non. Je me suis toujours sentie heureuse dans notre petite chambre, indifférente à tout. Mais, mon Père, on me gâte..., on me gâte, j'en suis confondue. On a installé sur notre petite table une crèche: le petit Jésus est si beau! à droite, on a mis une petite statue de la Sainte Vierge... souvent je la tire à moi, et je la baise fort, fort!...

.....

Je vais beaucoup mieux, mais j'ai encore une crise de température à passer. Que la sainte et adorable volonté de Dieu s'accomplisse! La volonté de Jésus: je n'ai pas d'autre désir.

... Cela me prend du temps pour écrire, mes pauvres bras étant encore bien faibles: je ne puis écrire que quelques mots à la fois...

La troisième crise débuta vers le 9 janvier, et semble avoir été moins dure. Ensuite commença une période d'une certaine amélioration; l'espoir même reparut d'une possibilité de guérison. Tous les soirs pourtant, la température montait encore à 101, 102 ¹. Les dispositions

1. 39°.4, 39°.9 centigrade.

intérieures et extérieures restaient les mêmes. Toujours souriante, elle ne se plaignait jamais, ne demandait rien, prenait tout ce qu'on lui donnait, trouvait tout bon et suffisant... La Sœur Maîtresse m'écrivait, le 27 février :

Elle ne se plaint jamais, mais lorsqu'on la voit dans son lit, toujours dans la même position, on comprend aisément qu'elle doit éprouver une fatigue excessive. Elle est heureuse de souffrir; elle me disait l'autre jour: « J'aime tellement la souffrance, c'est une vraie passion! »

A l'approche de la fête de saint Benoît, elle put m'écrire de nouveau, et cette fois, son écriture était devenue plus affermie, presque naturelle.

Avec la permission de notre chère maîtresse et de notre bonne infirmière, je suis si heureuse de vous écrire moi-même et de vous envoyer cette pauvre petite lettre. Merci des vôtres. Mes pauvres yeux étant affaiblis comme le reste,

je ne puis les relire, en jouir comme je le désirerais! *Fiat!*

Le saint temps du carême est déjà avancé, et moi je suis dans la lune, incapable d'entrer dans l'esprit de l'Église, et il me semble que je ne fais rien pour Jésus. Je lui dis souvent: Vous le voulez ainsi: c'est bien, c'est pour vous!

Comme mes pauvres yeux sont à bout, je vais aller au plus court...

Et en quelques mots, que je pouvais bien facilement comprendre, la pauvre enfant me laissait entrevoir que la paix dont elle jouissait était loin d'exclure les peines intérieures et les assauts du démon.

Le témoignage des religieuses était unanime à son sujet.

« Comme c'est beau, disait l'une, de voir Sœur Fontaine si résignée à la mort! Elle est admirable en tout. Oui, c'est une petite sainte. »

Une autre:

« Sœur Fontaine aime tant la Sainte Vierge et s'efforce tant de pratiquer ses vertus, que cette bonne Mère ne manquera pas de la conduire droit au ciel. »

Une troisième :

« J'envie le sort de Sœur Fontaine. Cette chère petite était une vraie religieuse, elle ne négligeait pas ses exercices spirituels; elle faisait tout à la perfection. Rien d'étonnant qu'elle n'ait pas peur de mourir, elle n'a pas de reproches à se faire. »

Lorsque l'on constata le genre de sa maladie, on craignit de la voir devenir exigeante: cette maladie, en effet, affecte beaucoup le caractère, même des meilleurs. Mais non: « Jamais on n'a remarqué aucun signe de contrariété en elle. Toujours souriante, polie, et surtout très reconnaissante des services qui lui sont rendus, elle trouve toujours que l'on en fait trop pour elle. L'infirmière, Sœur Br..., disait d'elle: « Vraiment cette chère enfant m'étonne extrêmement, tant elle est agréable à soigner. Ç'a toujours été la même Sœur Fontaine, du premier jour de sa maladie jusqu'à présent. »

Le mieux semblait donc s'accroître, l'appétit revenait graduellement, les malaises de cœur disparaissaient, lorsque, dans la nuit du Lundi Saint, 26 mars, subitement un nouveau mal vint se déclarer. La révérende Mère Su-

périeure elle-même faisait la veillée de nuit, lorsque, vers une heure du matin, la petite malade se réveilla, en proie à de très violentes douleurs dans le côté droit. Ces douleurs se continuèrent durant une grande partie de la matinée, malgré tous les calmants qui furent essayés. Le reste de la journée fut moins pénible, mais vers les huit heures du soir, les douleurs recommencèrent de plus belle, à tel point que la pauvre enfant ne pouvait retenir ses cris. L'infirmière ne la quitta pas de toute la nuit, et rien ne fut épargné pour essayer d'enrayer le mal: malgré tout, elle ne put s'endormir que sur les six heures du matin.

Le médecin constata qu'elle souffrait de l'inflammation d'un nerf intercostal. « Ces secousses de souffrances, m'écrivait la révérende Mère Supérieure, l'ont terriblement changée, sans toutefois faire disparaître son sourire habituel, qui semble nous redire sans cesse qu'elle aime toujours son Jésus, qui daigne ainsi la crucifier. Cette dernière maladie n'est pas de nature à lui causer la mort, mais la chère enfant est si faible, que cela va retarder beaucoup son avancement vers le mieux. En cela, comme

en toutes choses, elle ne veut rien de plus que faire la sainte volonté du bon Dieu. »

Cette crise si douloureuse ne fut que passagère, mais le répit ne fut pas long. Le 22 avril, Sœur S... m'écrivait de nouveau :

« Les dernières nouvelles que l'on vous a données de notre chère petite Sœur Fontaine doivent vous laisser dans l'attente d'un changement quelconque. Depuis ces derniers jours, elle baisse beaucoup. Ce soir, le pouls est rendu à 160, et elle respire difficilement. Donc, pour plus de sûreté, nous lui avons de nouveau fait donner l'Extrême-Onction. Elle reste encore la même enfant, parfaitement abandonnée à son Jésus, toujours calme; rien ne semble l'effrayer, bien que cette crise, plus que toutes les autres, fasse prévoir un départ prochain... »

Et quelques jours après :

« Notre chère petite Sœur est moins souffrante, et par conséquent repose mieux. L'Extrême-Onction lui a fait du bien. Le bon Dieu a certainement de grands desseins sur elle, puisqu'il daigne la laisser souffrir si longtemps. Je vais la voir de temps en temps. Elle est toujours bien soumise à son Jésus, quoiqu'elle ait

hâte d'aller le voir au ciel. L'autre soir elle me disait: « Ah! le mois de mai s'en vient! Que je suis contente! c'est le mois de ma petite Mère du ciel »!... Et elle me fixa d'un regard qui me fit deviner son désir et son espoir que la Sainte Vierge vienne la chercher!... Je doute fort que vous puissiez la revoir en juin, et encore, il n'y a rien d'impossible à Dieu. Cependant, elle est si faible que la faiblesse la porte maintenant à dormir... »

Cette nouvelle rechute, étant donné surtout l'état de faiblesse où se trouvait la malade, fut en réalité plus pénible que les précédentes. La peine intérieure, l'ennui, la tentation de découragement s'en trouvèrent tellement aggravés, qu'un jour, ne pouvant plus y tenir, elle se laissa aller à pleurer, pour la première fois depuis qu'elle était malade¹. Sœur C..., qui la connaissait si intimement, et depuis si longtemps, se trouvait alors avec elle, et Sœur Fontaine la pria de m'écrire et de me dire combien elle souffrait moralement. Elle acceptait tout,

1. Elle me dit elle-même que ce qui l'avait fait pleurer, c'était la crainte de manquer en quelque point et de faire de la peine à son Jésus. Sentant une plus grande difficulté à se mettre au-dessus de ses souffrances, elle craignait de ne pas assez bien les accepter.

sachant bien que c'était Dieu qui le permettait; mais elle n'avait plus la force de se mettre au-dessus et de dire: c'est bien, tout étant ainsi fini. Ce n'était là, d'ailleurs, qu'une tentation, une crise, qui ne servit qu'à montrer mieux encore les efforts qu'elle faisait pour se soumettre à tout. La lettre, en effet, n'était pas même achevée, qu'elle fit ajouter que c'était fini, que tout allait mieux. Elle voulut pourtant me faire savoir tout ce qui s'était passé, pour bien me rendre compte de l'état de son âme.

La description que donne Sœur C... de toute la situation où se trouvait alors Sœur Fontaine est navrante:

17-22 avril

Depuis trois jours, elle faiblit beaucoup; les mains, les ongles sont bleus; ce matin elle ne pouvait plus se tourner, elle n'avait pas la force de parler... Elle ne mange plus: un petit morceau de pomme, une bouchée d'orange, et c'est tout: une banane lui fait deux jours. La nuit, après minuit, elle souffre terriblement de la soif, au point de ne pouvoir penser à sa communion. Elle dit que sa langue est sèche comme du bois. Dès qu'elle a communié, elle ne peut attendre

plus de quelques minutes, et elle boit trois verres d'eau: cela la noie, mais sans calmer sa soif...

Elle me dit qu'elle se sent méchante, impatiente avec elle-même. Pourtant, moi, je vous assure que rien n'en paraît. C'est beau de voir comme elle sourit, parle et rit avec toutes celles qui vont la voir: qu'elle soit faible ou non, elle s'efforce de parler et de rire. Elle fait grand pitié... Son visage est amaigri, ses yeux cernés, les visites la fatiguent. Même simplement voir passer les Sœurs près de sa chambre la fatigue aussi. Elle-même dit qu'elle sent que tout est usé en dedans d'elle-même, qu'elle n'en peut plus, que si cela continue, au commencement de mai, elle s'envolera vers son Jésus. Elle fait toujours beaucoup de température: 103, 104, le soir, et quelquefois, le matin, elle est tombée à 94¹.

Malgré tout, un certain mieux se produisit encore, et je pus entretenir l'espoir de la retrouver, lors d'une prochaine visite, dont une retraite de religieuses devait, encore cette année, me donner l'occasion.

Je la revis, en effet, du 23 juin au jour de sa mort.

1. 40°.3, 40°.8, 34°.4 centigrade

Avant de me conduire à sa chambre, la révérende Mère Supérieure me dit que je n'allais pas la reconnaître. Je ne pouvais le croire, et pourtant ce fut vrai. J'eus beau chercher, dans toutes les visites que je pus lui faire, ses traits d'autrefois, jamais je n'arrivai à les retrouver. Un médecin, qui l'avait examinée peu de temps auparavant, disait que, dans toute sa carrière, il n'avait jamais rencontré un tel cas de maigreur. Les os apparaissaient littéralement visibles sous la peau, et quant au visage, c'était vraiment et simplement une tête de mort, recouverte de peau. Les yeux seuls, très beaux et très doux, éclairaient la face, mais tout autour, un cercle noirâtre se creusait, comme aussi au bas du nez, et les lèvres et le menton étaient violacés.

Elle souriait toujours, et des religieuses m'ont dit combien il était douloureux de la voir, aux moments de souffrance, s'efforcer quand même d'accueillir avec son sourire habituel toutes les personnes qui venaient la voir. Je fus, dès le début, et tout le temps de mon séjour à Tracadie, profondément impressionné par le témoignage unanime des Sœurs à son sujet. L'une d'elles me faisait remarquer que jamais on ne

pouvait l'entendre dire un mot défavorable à qui que ce fût. « Quand il arrive qu'on parle de quelqu'un auprès d'elle, elle trouve toujours moyen, sans qu'on puisse s'en froisser, de détourner gentiment la conversation. » Toutes, sans exception, admiraient sa patience, qui ne s'était jamais démentie, son renoncement, sa mortification. On n'arrivait qu'accidentellement à connaître ses goûts. « Pour vous montrer, me dit son infirmière, à quel point elle est mortifiée, voici qui vous le fera comprendre. Elle est au lit depuis la fin d'octobre, et c'est seulement en février que j'ai découvert accidentellement qu'elle aime mieux le café que le thé. Un jour, je n'avais plus de thé, et je lui dis que, pour une fois, j'allais être obligée de lui donner du café. — Oh! ma Sœur, répondit-elle: c'est bien, je prendrai aussi bien du café que du thé. — Mais, vous ne l'aimez pas. — Si, je l'aime: j'avais toujours l'habitude de prendre du café autrefois. — Mais alors, pourquoi ne l'avez-vous pas dit? Je vous ai toujours donné du thé, il aurait été aussi facile de vous donner du café à la place. — Oh! c'est bien, je me suis habituée au thé; je le prends aussi bien. »

Elle fut heureuse de me voir arriver, et, grâce à la permission de Mgr l'évêque et de

la révérende Mère Supérieure, je pus la voir chaque jour. Parfois elle fatiguait très vite, et je ne pouvais rester plus de quelques minutes; d'autres jours, au contraire, elle insistait pour me garder assez longtemps. Nous parlions alors de Jésus, qui, selon le désir qu'elle lui avait manifesté, « exprimait de sa substance tout ce qu'elle pouvait contenir de gloire à son nom », qui se mirait lui-même dans sa « Petite Fontaine d'Amour », et s'y désaltérait. Elle avait beaucoup souffert de la soif; pendant quelques jours, ce fut la faim, car elle pouvait à peine manger; puis la faim se calma, et la soif revint.

La maladie n'a pas été complètement expliquée. Les médecins avaient beau tout examiner, jamais ils ne purent trouver le bacille de la tuberculose. Leur théorie était pourtant qu'à la suite de la fièvre typhoïde, un germe de tuberculose avait dû attaquer l'organe le plus faible, le cœur. Il s'en était suivi une péricardite maligne. Un fluide s'était développé dans le péricarde, entourant le cœur, qui se trouva comme noyé dans l'eau. Ce fluide se résorba, mais pour envahir tout le côté gauche de la poitrine, rendant impossible à la malade de reposer sur ce côté. De là, il passa au côté droit, lequel s'étant dégagé lui aussi, le fluide envahit

l'abdomen et les intestins. A certains jours, le ballonnement était très considérable et très pénible; elle ne pouvait à peu près rien prendre, et c'est alors que la faim se faisait sentir. La nuit, elle ne reposait un peu qu'à force de calmants, qui réussissaient à peine à lui procurer quelque sommeil.

L'état de la malade empira encore vers la vigile de la fête de saint Pierre et saint Paul, et de nouveau se posa la question de lui administrer les derniers sacrements. Le jour de la fête, vendredi 29 juin, l'infirmière crut que cela devenait nécessaire. En l'absence du chapelain de la communauté, j'eus donc la consolation, que j'avais tant demandée à Jésus, de l'administrer moi-même. Avant la cérémonie, j'entrai un instant dans sa chambre, et elle me fit cette demande: « Priez pour que je fasse cela bien. » Certes, Jésus exauça son désir. Elle-même récita encore la formule de profession de foi, renouvela ses chers vœux, y joignant dans son cœur la rénovation de son vœu du plus parfait et de celui de victime, et demanda pardon, selon la Règle, à la révérende Mère Supérieure et à ses sœurs des peines qu'elle leur avait faites et des mauvais exemples qu'elle leur avait

donnés. Puis elle reçut son Jésus et ensuite — avec quel recueillement, quelle foi et quelle attention! — le sacrement de l'Extrême-Onction. Dès lors, ayant reçu le saint Viatique, elle eut la joie de le recevoir chaque jour, jusqu'au matin même de sa mort. Depuis quelque temps, ne pouvant absolument pas rester sans prendre quelque chose pendant la nuit, elle avait dû, selon la loi de l'Église, se contenter de recevoir la sainte communion les dimanches et les jeudis, après avoir pris quelque liquide.

Les jours suivants, elle se trouva un peu fortifiée, et c'est alors surtout que je pus rester plus longtemps avec elle. J'eus ainsi l'occasion de voir jusqu'à quel point elle avait compris son vœu de victime. Une chose, me dit-elle, l'avait « torturée, torturée » (c'était son expression). En faisant son vœu, elle avait bien accepté tout ce que Jésus voudrait lui envoyer; mais elle n'avait pas pensé à la lèpre. « Je n'ai pourtant pas voulu, me dit-elle, refuser la lèpre plus qu'autre chose: le bon Dieu peut bien me l'envoyer s'il le veut ¹. »

1. Les religieuses de Tracadie ayant, comme première œuvre, le soin des lépreux, sont bien au courant du triste état où le terrible mal met ses pauvres victimes. On comprend donc que Sœur Fontaine ait tenu à faire un acte spécial d'acceptation de la lèpre.

Un jour, elle me demanda: « Si je meurs pendant que vous êtes ici, est-ce vous qui m'assisterez au dernier moment? Quelquefois le prêtre n'est pas là. Je me rappelle, quand Sœur A... mourut, le prêtre resta jusqu'au bout, et j'avais trouvé cela si beau! je voudrais bien que vous le fassiez pour moi. » Je le lui promis, certes; mais elle craignait que je n'eusse pas connaissance du moment, ou que je fusse absent. Pour la consoler, je lui dis que, si Jésus jugeait à propos de la prendre pendant mon séjour à la communauté, alors que je lui avais tant demandé la grâce d'être près d'elle à ses derniers moments, qu'il avait tant tardé à l'appeler à lui, et m'avait, juste à temps, amené à Tracadie, il ne permettrait certainement pas que je ne sois pas à côté d'elle au moment où elle s'en irait à lui.

Les nuits étaient généralement mauvaises. Quelquefois, elle reposait pendant deux heures environ avant minuit, et c'était tout. Quant à la nourriture, elle ne prenait plus absolument rien. Dans ses dix derniers jours, une fois, elle put sucer le jus d'un peu de viande; et tout ce qu'elle prit de solide fut la valeur d'à peu près deux cuillerées de gruau. Elle ne pou-

vait donc manquer de baisser graduellement, et chaque jour je constatais un changement plus notable dans sa figure, et un affaissement général plus grand. Tout ce qu'on pouvait lui donner pour la soutenir un peu, c'était quelques gouttes de vin. Pourtant elle n'éprouvait pas de douleurs, mais souffrait beaucoup de la fatigue: un jour elle me dit que c'était au point qu'elle se sentait « comme écrasée ».

Intérieurement elle était calme. Son abandon à Dieu, sa résignation à sa sainte volonté étaient complets. Chaque jour, je lui demandais ce qu'il en était, et toujours la réponse était la même. Pour ne pas lui laisser perdre une seule occasion de se renoncer, me souvenant de deux grands désirs qu'elle avait exprimés, je l'interrogeai là-dessus:

« Vous avez beaucoup demandé au bon Dieu la faveur de mourir un jour de fête de la Sainte Vierge...

— Oui, si c'est sa volonté; mais comme il voudra.

— Et puis, nous avons tant désiré, tous deux, que je puisse être près de vous à la fin: si Jésus ne juge pas à propos qu'il en soit ainsi,

et si même aucun prêtre ne devait être là... il faut en faire le sacrifice.

— Oh! oui, ce qu'il voudra sera le mieux. »

A mes questions sur l'état de son âme, elle répondit toujours que « ce n'était plus comme autrefois: elle n'avait plus d'autorité sur elle-même ». C'est l'expression dont elle se servait. « Je n'éprouve absolument aucun sentiment, rien; il n'y a plus que la foi et la volonté. C'est comme un état; je reste toujours unie à Dieu par la volonté, je veux ce qu'il veut, mais je ne sens rien. »

N'est-ce pas bien là l'état de foi pure, décrit par les auteurs spirituels, et spécialement par saint Jean de la Croix? Je regarde, pour ma part, comme tout à fait certain que la volonté propre était totalement morte en elle, et qu'elle était incapable de vouloir quoi que ce soit d'autre que la volonté de Dieu. Elle était heureuse de mourir. Comme je lui demandais si elle préférerait s'en aller à Jésus ou rester encore: « Je préfère mourir, dit-elle; j'ai hâte de voir Jésus. Je *veux* le voir. Tous les jours, je demande à la Sainte Vierge de me conduire à lui tout de suite après ma mort: je *veux* le voir.

— Mais, est-ce pour être délivrée de vos souffrances que vous désirez mourir ?

— Non, c'est pour voir Jésus ! »

Elle n'avait aucune crainte du jugement : sa paix était complète, mais la crainte qui restait toujours, la seule, et qui ne l'a jamais quittée, c'était de faiblir en quelque chose, de moins correspondre à la grâce, et de « faire de la peine au bon Dieu ».

Ainsi les jours passaient, et elle continuait de baisser. Dans l'état d'extrême faiblesse où elle se trouvait, tous s'étonnaient qu'elle pût résister si longtemps.

Après le commencement de la semaine, les grandes souffrances apparurent, sous forme de douleurs, excessivement pénibles. Ces douleurs se produisaient par crises, et allèrent en augmentant jusqu'à la soirée du vendredi. La pauvre enfant faisait pitié. Je ne pus la voir que dans quelques intervalles de ces crises ; mais ce que m'en disaient les veilleuses et les infirmières montrait bien l'impression qu'elles en éprouvaient. La parole devenait plus difficile, elle ne pouvait presque plus avaler : à peine quelques gouttes d'eau passaient encore, et à partir du mercredi, je dus lui donner, pour la

communion, seulement une petite parcelle de la Sainte Hostie.

L'intelligence demeurait très nette; et dans les grandes crises, lorsqu'elle ne pouvait absolument pas retenir ses cris et ses larmes, elle ne cessait d'invoquer Jésus à son secours: « Jésus, mon Jésus, ayez pitié de moi! Jésus, soutenez-moi, secourez-moi... » Elle demandait aux Sœurs qui l'assistaient de prier pour qu'elle ne perdît pas courage; quand elle ne pouvait plus prononcer elle-même d'oraisons jaculatoires, elle voulait qu'on le fît pour elle, et si l'on s'arrêtait: « Encore, disait-elle, encore, priez! »

Le vendredi, la journée passa comme les précédentes; elle faiblissait cependant toujours, et les crises devenaient de plus en plus fréquentes et douloureuses. Quand j'allai la voir, dans la matinée, elle me pria encore de m'asseoir; mais, à la différence des jours précédents, elle ne voulut pas que sa Sœur Maîtresse et l'infirmière la perdissent de vue: elle craignait une nouvelle crise à chaque instant. Et ce fut à peine si je lui parlai quelques minutes, puis elle me dit elle-même: « Donnez-moi votre bénédiction. » Je compris que c'était assez. Le

soir, la visite fut plus brève encore. Vers dix heures, je frappai à la porte de l'infirmierie, et demandai, à travers la grille de clôture, à la Sœur qui la veillait, comment elle se trouvait. Elle était assez calme; elle venait d'avoir coup sur coup trois crises, mais moins fortes que les précédentes. Il ne semblait pas encore que la fin fût imminente.

Je me retirai. Une demi-heure environ se passa; puis j'entendis frapper à la porte: « Mon Père, c'est le moment, je crois qu'elle s'en va. » J'accourus en hâte; plusieurs Sœurs étaient déjà arrivées. Cette fois, c'était bien l'agonie: les yeux semblaient vitrés, elle ne parlait plus. Pourtant la connaissance restait intacte, car lorsque je voulus prendre le crucifix qu'elle avait dans la main, pour le lui faire baiser, elle remua encore les doigts pour le laisser venir, et je vis ses lèvres former une dernière fois le baiser sur les pieds de son Sauveur. Les yeux reprirent leur éclat. Je lui dis alors de renouveler en son cœur le regret de tout ce qui avait pu déplaire à Dieu dans sa vie, et lui donnai une dernière absolution.

Nous nous mîmes à genoux. Les prières de la recommandation de l'âme ayant été déjà

faites, en présence de toute la communauté, nous récitâmes les litanies de la Très Sainte Vierge, le *Salve Regina* qu'elle aimait spécialement, le « Souvenez-vous »... Je lui répétai sa formule d'offrande d'elle-même à Jésus, et plusieurs autres aspirations retenues de ses lettres, et que je pensais propres à lui faire du bien, enfin, le mot de sainte Thérèse mourante: « Jésus, il est temps de nous voir! »

La respiration devenait plus pénible; pourtant, il ne semble pas que l'agonie ait été douloureuse. On avait placé dans sa main droite un cierge bénit, que soutenait une Sœur; sa main gauche retenait sur son cœur le crucifix de sa profession, près duquel reposait une relique de sa « Petite Sœur du ciel », qu'elle avait tant aimée, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Les yeux demeuraient grand ouverts; la respiration se ralentit; deux ou trois sanglots se produisirent. Puis, à deux reprises, les paupières s'abaissèrent légèrement...

Comme la goutte d'eau, dans le calice, s'absorbe dans le vin, pour être changée avec lui au Sang du Seigneur, la « Petite Fontaine d'Amour » s'absorbait dans le torrent de l'éternelle Eau Vive.

Il était onze heures et vingt minutes, le vendredi soir 6 juillet 1934.

Sœur Fontaine avait tant désiré mourir un jour de fête de la Sainte Vierge ou un samedi ! Plusieurs fois, dans la journée du vendredi, elle avait répété ces paroles que tous comprenaient : « Le samedi commence à minuit. » La voyant si faible, sa Sœur Maîtresse lui avait dit : « Le vendredi serait aussi un beau jour pour mourir. Jésus va peut-être vouloir que vous mouriez le même jour que lui. — Oh ! répondit-elle, c'est beaucoup d'honneur ! »

Jésus et Marie n'ont-ils pas voulu tous deux réaliser son désir ? Elle a eu « l'honneur » de rendre le dernier soupir le même jour que Jésus ; mais puisqu'il est bien certain que la séparation définitive de l'âme et du corps ne correspond pas au moment de la mort extérieure, n'était-ce pas déjà le samedi, quand sa « Toute Bonne » vint la recueillir et la présenter elle-même à son Jésus ?

Je ne puis oublier l'impression ardente qui se peignit à ses derniers moments sur le visage de sa révérende Mère Supérieure et de ses Sœurs. Le souvenir de ce que j'ai vu alors me restera bien longtemps. Mais pouvons-

nous vraiment la pleurer ? Une telle vie, couronnée par une telle mort, peut-elle donc inspirer autre chose qu'une action de grâces pour Jésus, qui a daigné si bien s'attacher sa petite épouse ? La parole qui semble convenir pour conclure ces pages est en réalité celle du saint Cantique: « *Jam hiems transiit; imber abiit et recessit: Surge, amica mea, et Veni!* Enfin l'hiver de ce monde est passé; les pluies des larmes ont cessé: lève-toi, mon amie, et viens! »

In omnibus glorificetur Deus!

Table des matières

Introduction.....	7
CHAPITRE PREMIER	
Saint Ignace — Acadieville.....	13
CHAPITRE DEUXIÈME	
Le pensionnat de Tracadie.....	31
CHAPITRE TROISIÈME	
L'entrée dans le cloître.....	46
CHAPITRE QUATRIÈME	
Noviciat et profession.....	57
CHAPITRE CINQUIÈME	
Extraits de lettres.....	97
CHAPITRE SIXIÈME	
Le vœu du plus parfait et celui de victime.....	125
CHAPITRE SEPTIÈME	
L'offrande acceptée.....	152

